

UN MARIAGE

EN TROIS ÉTAPES

COMÉDIE MÉLÉE DE CHANT, EN TROIS ACTES

PAR M. ROSIER



Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
du Vaudeville, le 1^{er} mai 1850.

Distribution de la pièce.



PIERRE DESBUISSONS, sergent aux gardes françaises, 25 ans. MM. FELIX.
JEAN DURAND, premier commis dans une maison
d'épicerie de la rue des Lombards, même âge. AMBROISE.
ANDRÉ RENARD, premier clerc chez un procureur,
même âge. LÉONCE.
ROSE, couturière de 16 à 18 ans.. . . . M^{mes} PAUL ERNEST,
ARMIDE, fleuriste de 24 ans. JEANNE.
UN GARÇON DE GUINGUETTE. M. ROGER.
GARDES FRANÇAISES, FILLES ET GARÇONS.

S'adresser, pour la musique, à M. Taranne, au Vaudeville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin d'une guinguette. — Table à gauche, table à droite. Les indications sont prises de la gauche du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN DURAND, ANDRÉ RENARD, ROSE, ARMIDE, GARDES-FRANÇAISES, FILLES et GARÇONS, puis PIERRE DESBUISSONS.
On danse sur l'air de la MONACO, accompagné par des tra la la

UN GARDE-FRANÇAISE, voyant entrer Pierre Desbuissons.

Tiens ! voilà le sévère sergent... autrement dit Dur-à-cuire.
(La danse cesse.) *

PIERRE, aux gardes.

J'accepte le sobriquet : il vous dit suffisamment qu'avec moi il ne faut pas broncher et qu'on doit observer la discipline.

AIR : *Permission de dix heures.*

On peut me voir, la perle des sergens,
Donner des soins intelligens,
Distribuer partout mes gens.

Que grenadiers,
Caporaux, fusiliers,
Vite en avant,

Marchent le nez au vent !

Que tous les guets,
L'œil aux aguets,
Guidant vos pas,
Comme des chats,
Filent tout bas.

De la police,

Si vous entendez le signal,

Que votre milice

Quitte le bal et le régal.

Venez deux à deux, quatre à quatre,

Pataplan ,

Le rappel peut battre

Pataplan !

A l'instant ,

Brran !

REPRISE DU CHOEUR.

Venez deux à deux, etc., etc.

* Jean, Rose, Pierre, Armide, André.

ROSE, avec effroi.

Ah ! mon Dieu ! monsieur le sergent, est-ce qu'on craint du bruit encore, des disputes ?

PIERRE.

Oui, mon enfant !

ARMIDE, gaiement.

Tant mieux ! tant mieux ! j'aime ça, moi.

PIERRE, à Armide.

Jeune fille, voilà un propos martial et incendiaire ! Vous devez appartenir à un pays où il fait chaud et où les prunes mûrissent vite.

ARMIDE, à ses compagnes.

Je propose maintenant d'aller aux chevaux de bois, eh ?..

PIERRE, à Armide, avec un sérieux comique.

Jeu innocent que ma sévérité autorise, vu qu'à ce jeu les cavaliers poursuivent leurs dames sans jamais les atteindre .. Restez toujours à cheval, croyez-moi ; il y fait plus sûr pour vous qu'à pied ou en voiture... (*Armide lui lance un regard provoquant, Pierre lui tourne fièrement le dos, en retroussant sa moustache.*)

JEAN, bas à Rose.

Ah ! chère Rose, je vous en supplie !...

ROSE, bas.

Je ne veux pas vous écouter...

ARMIDE.

Aux chevaux de bois !

TOUS.

Aux chevaux de bois !...

ENSEMBLE.

Oui, c'est l'instant du plaisir !

Sa voix ^{VOUS}
nous appelle

Amis, il faut obéir,

Vite, il faut partir.

REPRISE.

SCÈNE II.

PIERRE DESBUISSONS, ANDRÉ RENARD, JEAN DURAND,
*Pierre s'assied près de la table de gauche, en frappant dessus ; Jean s'assied devant la table de droite sur laquelle il appuie sa tête : il est désolé, André est debout à côté de lui et l'encourage. **

* Pierre, André, Jean.

Garçon ! garçon !

PIERRE.

Voilà ! voilà !

LE GARÇON.

Une demi-chopine.

PIERRE.

LE GARÇON.

Oh ! monsieur le sergent prendra bien une chopine tout entière !

PIERRE, avec un sérieux comique.

Merci, j'aime la sobriété qui est mère de la santé, qui est mère de la gaité... En avant... pas accéléré. *(Sur le signe de s'en aller, le garçon sort ; Pierre tire de sa poche un livret.)*

ANDRÉ, relevant la tête de Jean.

Que tu es donc bête de te désoler comme ça !

JEAN.

Mais enfin, tu l'as vu ; elle me repousse !

ANDRÉ.

C'est ta faute. Il y a un an que tu la courtises, et tu n'es pas plus avancé que le premier jour. Avec les femmes, vois-tu, il faut jouer le sentiment, mais ne jamais livrer son cœur.

JEAN.

C'est que je l'aime. *(Il laisse retomber sa tête.)*

PIERRE, désignant André.

Voilà un petit maigre bien dépravé !

LE GARÇON, servant Pierre.

Le fait est, sergent, que je ne vous ai jamais vu gris.

PIERRE, avec une dignité comique.

Tu as bien fait ; car c'est la vérité...

ANDRÉ, à Jean qu'il secoue.

Jean, voyons, écoute ; il me vient une idée... il faut écrire une bonne lettre à Rose.

JEAN.

Je ne saurais que lui dire... je suis si troublé !..

ANDRÉ.

Je te la dicterai... je connais ça. Garçon ! garçon !

PIERRE, regardant le vin à travers son verre élevé.

Vin d'Argenteuil, agréable à l'œil, caressant le gosier, rafraîchissant pour le gésier... *(Il boit.)*

LE GARÇON, à André, rapidement.

Voilà... *(Il compte sur ses doigts.)* Nous avons de la gibelotte, du fricandeau, de l'oie, du canard, des pieds de moutons... que faut-il vous servir ?..

ANDRÉ, l'imitant.

Une plume, de l'encre, et du papier... *(Le garçon sort.)*

PIERRE, à part.

Ils n'auront pas besoin de cure-dents.

JEAN, à André.

Et tu penses qu'une lettre ?..

ANDRÉ.

Il n'y a rien qui fasse des ravages comme ça.

PIERRE, *désignant André, à part.*Ce petit maigre-là n'engraissera jamais... mais ça ne me regarde pas. Etudions mon manuel du sous-officier... j'ai de l'ambition ; je veux parvenir... *(Il étudie tout bas, pour exercer sa mémoire.)*LE GARÇON, *donnant plume, encre et papier.*

Voilà... et après ça ?...

ANDRÉ.

Rien.

LE GARÇON.

Ah ! *(Il va vers le sergent Pierre, comme pour causer avec lui. Pierre le regarde sévèrement, lui fait signe qu'il est occupé et qu'il n'a qu'à filer. Le garçon décontenancé sort. Pendant ce temps, André a tout disposé devant Jean pour la lettre, il lui donne la plume.)*

ANDRÉ.

Y es-tu ?

JEAN.

Oui.

PIERRE, *brusquement et très-haut.*

Garde à vous !...

ANDRÉ, *à Pierre, se retournant vivement.*

Eh ?

PIERRE.

Plait-il ?

ANDRÉ.

Vous disiez ?

PIERRE.

Rien, et vous ?

ANDRÉ.

Rien.

PIERRE, *sérieusement.*Bon !... *(Il étudie.)*ANDRÉ, *dictant vite.*« Chère et cruelle Rose, pourquoi repousser mon amour ? » *(Se parlant.)* Voyons, que je me rappelle une phrase que j'ai lue... Ah ! *(Dictant.)* « Ne vous en ai-je pas donné assez de » preuves... quand vous êtes près de moi, mes yeux s'attachent à vos yeux : quand vous me fuyez, mes pas s'attachent à vos pas, et quand vous êtes absente, ma pensée s'attache à votre image... »PIERRE, *qui a écouté, à part.*

Voilà une lettre pleine d'attachement.

ANDRÉ, *se parlant.*Voyons... maintenant, quelque chose de mon invention... Ah ! *(Dictant.)* « Si vous... »

JEAN.

Doucement, mon ami, je n'ai pas fini, la main me tremble...
c'est très-beau...

ANDRÉ, *fat.*

J'en conviens... (*Jean continue à écrire.*)

PIERRE, *étudiant à part et bas.*

Pour la charge en douze temps, l'arme étant au repos...
Charge en douze temps! Portez arme...

JEAN, *regardant André.*

« S'attache à votre image... »

PIERRE, *à part, bas.*

Croisez...

ANDRÉ, *dictant.*

« Si vous... »

PIERRE, *très-haut.*

Ettel...

ANDRÉ, *à Pierre, se retournant vivement.*

Eh!

PIERRE.

Platt-il?

ANDRÉ.

Vous disiez?

PIERRE.

Rien! et vous?...

ANDRÉ.

Rien.

PIERRE, *sérieux.*

Bon! (*Il étudie.*)

ANDRÉ, *dictant.*

« Si vous persistez dans vos refus; si vous réduisez mon
pauvre cœur au désespoir... (*Ici Pierre écoute.*) je connais
une casserole où il y a du vert-de-gris, je l'avale... »

PIERRE, *à part.*

L casserole!... mais ça ne me regarde pas. (*Il étudie.*)

JEAN, *complimentant André et désignant sa dictée.*

C'est très-bon!

ANDRÉ, *fat.*

Excellent! je l'avoue... (*Dictant.*) « Alors... » (*Jean lui fait
signe qu'il n'a pas fini.*)

PIERRE, *à part, étudiant.*

Croisez la baïonnette : ouvrez le bassinet; prenez la car-
touche...

JEAN, *à André.*

« Je l'avale. »

ANDRÉ.

Bien.

PIERRE, *bas.*

Déchirez...

ANDRÉ, *dictant.*

« Alors... »

PIERRE, *très-fort.*

Touche !...

ANDRÉ, *à Pierre, se tournant vivement.*

Eh ?

PIERRE.

Plait-il ?

ANDRÉ.

Vous disiez ?

PIERRE.

Rien, et vous ?

ANDRÉ.

Rien.

PIERRE, *sérieux.*Bon. (*Il étudie.*)ANDRÉ, *dictant.*

« Alors, vous me pleurerez ; mais il sera trop tard... »

PIERRE, *à part.*

Amorcez, fermez le bassinet, chargez, tirez la bague, bourrez, remettez la bague, portez arme !

JEAN.

« Trop tard. »

ANDRÉ, *prenant la lettre.*

Relisons.

PIERRE.

Repassons... (*Pierre et André se trouvent au milieu du théâtre et côte à côte, sans s'en apercevoir ; d'abord ils disent ensemble les deux interlocutions suivantes. André relit en gesticulant et Pierre repasse de mémoire en imitant les mouvements de la manœuvre.*)

ANDRÉ.

« Chère et cruelle Rose, pourquoi repousser mon amour ? Ne vous en ai-je pas donné assez de preuves ? quand vous êtes près de moi, mes yeux s'attachent à vos yeux. (*Ici André, troublé par la lecture de Pierre, gagne l'extrémité de la scène et continue à lire.*) Quand vous me fuyez, mes pas s'attachent à vos pas ; et, quand vous êtes absente, ma pensée s'attache à votre image. Si vous persistez dans vos refus, si vous réduisez mon pauvre cœur au désespoir, je connais une casserole où il y a du vert-de-gris, je l'avale... Alors vous me pleurez, mais il sera trop tard... »

PIERRE.

Pour la charge en douze temps, l'arme étant au repos ; charge en douze temps : Garde à vous ! portez arme ; croisez la baïonnette, ouvrez le bassinet, prenez la cartouche ; (*Ici Pierre, troublé par la lecture d'André, gagne l'autre extrémité de la scène, en reprenant ce qu'il a déjà lu, puis continuant ce qui suit.*) Déchirez la cartouche, amorcez, fermez le bassinet, chargez, tirez la bague ; bourrez : remettez la bague ; portez arme ; apprêtez arme. Joue ! feu ! (*André et Jean lisent les deux dernières lignes, en revenant l'un sur l'autre avec colère et cherchant de se dominer par*

un ton de plus en plus élevé. Il faut que les deux interlocutions se terminent ensemble et avec un grand éclat de voix.)

ANDRÉ, *colère.*

C'est parfait! .

PIERRE, *de même.*

C'est complet!...

ANDRÉ.

Eh!

PIERRE.

Plait-il?

ANDRÉ.

Vous disiez?

PIERRE.

Rien, et vous?

ANDRÉ.

Rien!

PIERRE, *très-fort.*

Bon!

ANDRÉ, *avec suffisance et très-haut, allant près de Jean. .*

Ah! s'il croit faire peur à André Renard!...

PIERRE, *étonné, à part.*

André Renard!.. Aussi il me semblait... *(Il regarde et met son livret dans sa poche.)*

ANDRÉ, *à Jean.*

Maintenant, signe : « Jean Durand... »

PIERRE, *étonné.*

Bah! *(Il vide sa chopine.)*

ANDRÉ.

Donne, je vais la remettre... ça, va faire un effet!..

JEAN, *retenant la lettre qu'il cache.*

J'ai regret de la tromper, car mon intention n'est pas d'avaler...

ANDRÉ.

Qu'importe! il faut ruser, c'est ma devise!

PIERRE, *à part, désignant Jean.*

Il y a toujours eu du bon dans le gras. *(Désignant André.)*
Mais il n'y a jamais rien eu dans le maigre... *(André prend la lettre.)*

ENSEMBLE.

AIR : *Mansarde du Crime* (Cette figure est drôle.)

ANDRÉ, JEAN.

Allons, et du courage!

Le succès

Couronnera, je gage,

Nos projets.

PIERRE.

C'est affreux et j'enrage!
 Mais je vais
 Contrarier, je gage,
 Leurs projets.

PIERRE, *seul*.

Un sergent qui préserve
 D'une fillette les vertus,
 Ça doit plaire à Minerve,
 Et ça doit vexer Venus. (1)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Jean, qui est remonté avec André, redescend et se trouve à la droite de Pierre qui a gagné la gauche.)

SCÈNE III.

JEAN, PIERRE. *

PIERRE.

Jeune homme!

JEAN.

Sergent!

PIERRE.

Regardez-moi, un peu, là, entre les deux sourcils.

JEAN.

Je vous regarde.

PIERRE.

Qu'en pensez-vous?

JEAN.

Vous êtes un bel homme!

PIERRE, *flegmatiquement, au public*.

L'observation est juste; mais il ne s'agit pas de ça.

JEAN.

Quoi donc?

PIERRE, *se posant*.

Cet air ne vous dit rien?

JEAN.

Rien.

PIERRE.

Il ne vous rappelle pas un nom?

JEAN.

Non.

(1) Prononcer l'e de Vénus comme un e muet.

* Jean, Pierre.

PIERRE.

Nous avons été pourtant bien bons amis!

JEAN.

Quand ça?

PIERRE.

Il y a dix ans.

JEAN.

Où ça?

PIERRE.

A Dargy?

JEAN, avec joie.

Tu serais?

PIERRE.

Oui!

JEAN.

Pierre!

PIERRE.

Desbuissons!.. (Ils se donnent une poignée de main.)

JEAN.

Ah! Dieu! Quel plaisir de te revoir! (Le considérant.) Mais comme te voilà changé!

PIERRE.

Ah! dam! De quinze ans à vingt-cinq, ça fait deux cinquièmes de plus en largeur, en longueur, et en épaisseur..... sans compter ce gazon qui m'a poussé sous le nez. Il désigne sa moustache.)

JEAN.

Ah ça! et ton oncle, ce brave curé, qui ne pouvait pas se passer de toi, qui aurait voulu te faire entrer au séminaire, pour le remplacer un jour, tu l'as donc quitté?

PIERRE, ému.

C'est lui qui m'a quitté!

AIR.

Ancien dragon, puis curé de village,
 D'un meilleur monde, après nous, convaincu,
 Plein de gaité, d'espoir et de courage,
 Mon oncle est mort comme il avait vécu!
 Il est bien mort comme il avait vécu.
 Pierr', m'a-t-il dit, en fermant la paupière,
 Je veux t'enseigner, avant d' quitter ces lieux,
 Le seul moyen d'être heureux sur la terre,
 C'est d' t'oublier pour fair' des heureux!
 Oui, le secret d'être heureux sur la terre,
 C'est de venir en aide aux malheureux!

Le bonheur, c'est de fair' des heureux !
Dieu bénit l'ami des malheureux.

(*Il essuie une larme.*) *

Que je suis donc bête ! je pleure là, comme si j'étais quel-
qu'un de... Pontoise... (*Mouvement de Jean pour le calmer.*) C'est
plus fort que moi ! Pauvre cher oncle ! Il me semble que je le
vois avec sa bonne figure militaire et ses grands cheveux blancs.
Quelquefois, il se promenait avec moi, dans son jardin, le soir,
après une journée pleine de bonnes œuvres, et il me disait :
« Pierre, mon garçon, sois un honnête homme en tout et par-
» tout ; écoute toujours ta conscience ; donne aux autres le
» conseil et l'exemple du bien... » Et j'ai juré de faire ce qu'il
me disait.

JEAN.

En tout et partout ? Cristi !

PIERRE.

Cristi ! oui, tu as raison... ça me coûte quelquefois ; mais ce
qui ne coûte rien ne vaut rien... Il me recommandait de boire
peu, et ça me chiffonne, quand je me trouve devant un bon
petit vin comme celui-là. (*Il désigne sa chopine.*) Mais je suis la
consigne.

JEAN.

Cristi !

PIERRE.

Cristi ! oui, c'est vrai. Mais ce n'est pas là le plus difficile.. Il
me disait aussi : « Surtout pas d'amourettes ! »

JEAN.

Cristi ! cristi !

PIERRE, *faisant parler son oncle.*

« Détourner de ses devoirs une jeune fille honnête, c'est
» malhonnête, et s'attacher à une femme déjà perdue, ce n'est pas
» friand. Si tu es trop pressé, marie-toi. » (*Parlant lui-même.*)
Et c'est ce que je vais faire à l'expiration de mon engagement.)

JEAN, *stupéfait.*

Comment ! tu n'as jamais eu de maîtresses ?

PIERRE.

Non... et maintenant j'en ai la récompense dans l'idée que
je vais porter à ma femme un cœur tout neuf, dans une char-
pente qui ne tombe pas en vétusté. (*Il désigne sa poitrine.*)

JEAN, *plus étonné.*

Cristi !

PIERRE.

Ça t'étonne ? ça les étonnait aussi d'abord au régiment, et on
se moquait de moi. Je leur ai cité Scipion l'Africain, un vieux

* Pierre, Jean.

soldat d'autrefois, qui respectait les dames... ça les a fait encore plus rire. Pour lors j'ai placé Cocotte (*Il désigne son sabre.*) dans ma menotte (*Il désigne sa main droite.*); j'ai demandé qui en voulait. Il s'est présenté deux malins... Une! deux!... je les ai mis sur le flanc et à la tisane pour six mois.*

JEAN, avec une admiration mêlée d'effroi.

Cristi!

PIERRE, avec une solennité comique.

Depuis ça, le soldat me craint; mes chefs m'honorent; leurs épouses me considèrent; je m'estime, et mon bon oncle de là-haut me sourit. (*Il se découvre.*)

JEAN, lui tendant la main.

Ce cher Pierre! En vérité... je t'admire!

PIERRE.

Eh bien! alors, fais comme moi. Tu viens d'écrire à une jeune fille, c'est mal... (*Avec mépris ce qui suit.*) Car c'est sans doute une de ces petites...

JEAN, vivement.

Non, halte-là!

AIR :

Rose, au contraire, est, parmi ses pareilles,
Un phénomène, ainsi que toi, sergent.
Et, tous les deux, vous êtes des merveilles
Que l'on devrait montrer pour de l'argent.
C'est une fleur modestement éclosée...
Qu'est-ce que je dis, éclosée? ma foi, non!
C'est mieux encor; ma rose est une rose
A l'état de bouton!
C'est un joli bouton!
(*Il baise ses doigts.*)

PIERRE.

Eh bien! si tu l'aimes, épouse-la. Qu'est-ce que tu es? qu'est-ce que tu fais? où demeures-tu?

JEAN.

Oui, je vais te le dire, tu viendras me voir. Je suis premier commis dans une maison d'épicerie en gros, rue des Lombards, A la bonne foi...

PIERRE.

A la bonne foi?.. c'est problématique!

JEAN.

Pour enseigne, un mortier plein de cacao, avec un pilon par-dessus.

PIERRE.

Cette enseigne est emblématique. Le mortier, c'est la bou-

* Jean, Pierre.

tique; le pilon, c'est le marchand, et le cacao pilé, c'est le client... mais ça ne me regarde pas. Eh bien ! établis-toi, épouse Rose ; mets-la dans le sucre, la confiture, les sirops, le miel de Narbonne... votre sort sera des plus doux !

JEAN.

C'est que Rose est une petite couturière qui n'a rien.

PIERRE.

Tant mieux ! elle te devra tout. Et puis, nous qui sommes du peuple et qui nous plaignons des nobles, allons-nous faire comme certains d'entre eux, séduire les filles du peuple ? Fi donc ! fi donc !... (*Geste vigoureux.*)

JEAN, un peu effrayé.

Oui, je conviens...

PIERRE.

Si tu ne veux pas l'épouser, il faut renoncer à elle !...

JEAN.

Renoncer ! oh ! c'est impossible. J'en tomberais malade.

PIERRE.

Malade !... erreur ! Regarde-moi. Est-ce que la vertu a éteint mon œil, pâli mon teint et abattu ma moustache ?

JEAN.

Non, du tout.

PIERRE, avec une grande énergie.

J'ai, au contraire, une vigueur à faire frémir la nature ! je ferais quinze lieues à pied sans me fatiguer ; je déracinerais un chêne ; je briserais une pierre dans ma main comme dans un étai... (*Lui serrant la main.*) Et tiens, apprécie, apprécie !

JEAN, criant.

Cristi ! cristi ! cristi !

PIERRE, le lâchant, froidement.

Et encore, je te ménage, parce qu'entre amis...

JEAN, effrayé.

Bien obligé.

PIERRE, avec un sérieux comique.

Tu vois donc bien que la vertu est la mère de la santé.

JEAN.

C'est juste.

PIERRE.

Ainsi, c'est convenu... tu goûtes mes principes... tu renonces à Rose ?

JEAN, comme décidé.

Eh bien ! ma foi...

PIERRE.

C'est bien ! c'est très-bien ! tu en seras récompensé immédiatement. Embrasse-moi ! (*Il embrasse Jean effrayé, prend la droite, et va vider sa chopine.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANDRÉ.*

ANDRÉ, à Jean, tandis que Pierre va boire son dernier verre.

Le tour est fait ! Elle ne voulait pas d'abord recevoir le poulet ; je l'ai jeté sur le banc où elle était assise, et je me suis caché derrière la charmille... Elle a hésité... puis elle l'a ouvert en tremblant... elle a lu, elle a rougi, elle a pleuré... Va la trouver ; sois pressant, brûlant, entraînant... tu es vainqueur.

JEAN, bas à André, désignant Pierre qui revient.

Prends garde ! il fait quinze lieues par jour, à pied.

ANDRÉ, à Jean, bas.

Tu dis?...

JEAN.

Rien. (*Désignant Pierre, et tout haut à André.*) Vois donc un peu cet homme-là ; le reconnais-tu ?

ANDRÉ.

Non.

JEAN.

Pierre Desbuissons.**

ANDRÉ, surpris.

Tiens ! oh ! par exemple ! (*Lui tendant la main.*) Et comment ça...

PIERRE, froid.

Pas mal, très-bien, merci, et toi ?

ANDRÉ.

Je suis charmé de la rencontre. Nous allons nous amuser... il faut souper ensemble... J'ai la mienne, (*A Pierre.*) tu as la tienne, il a la sienne.

JEAN, redoutant Pierre.

Oh ! moi, j'y renonce. (*Signe approbateur de Pierre.*)

ANDRÉ, étonné.

A Rose?...

JEAN.

Oui, j'ai réfléchi.

ANDRÉ.

En voilà une bonne ! et je suis bien aise que le sergent soit là pour dissiper tes scrupules.

PIERRE, froid.

De quoi s'agit-il ? (*Il fait signe à Jean de laisser parler André.*)

ANDRÉ.

Imagine-toi qu'il y a un an, je lui ai fait remarquer la plus jolie petite grisette...

* Pierre, Jean, André.

** Pierre, André, Jean.

JEAN, *bas à André.*

Prends garde ! il fait frémir la nature !

ANDRÉ, *ne comprenant pas.*

Eh ?

JEAN.

Rien.

ANDRÉ, *continuant, à Pierre.*

Grâce à mes leçons, il a fait du chemin dans son cœur, et maintenant que la victoire est sûre...

JEAN, *bas à André.*

Prends garde ! il déracine les chênes !...

ANDRÉ.

Eh ?...

JEAN.

Rien.

ANDRÉ, *à Pierre.*

Maintenant, il veut y renoncer.... Qu'est-ce que tu dis de ça ?...

PIERRE.

Je dis qu'il a raison et que tu as tort !

ANDRÉ, *stupéfait.*

Bah !

PIERRE.

Et si tu n'as pas d'autre profession que celle que tu exerces ici....

ANDRÉ, *avec vanité.*

Je suis clerc de procureur !..

PIERRE.

C'est moins inconvenant, et tu ferais mieux de griffonner du papier que de procurer des maîtresses au monde.

ANDRÉ.

Comment, Pierre, tu es donc bête à ce point, toi aussi ?

JEAN, *à part.*

Il va le pulvériser !...

PIERRE, *sérieux.*

André, mon petit maigre, je te préviens que si tu fais encore l'insolent, je te proposerai d'aller nous promener ensemble dans un lieu solitaire.

ANDRÉ, *un peu effrayé.*

Je puis bien, peut-être, avoir d'autres opinions que les tiennes.

PIERRE.

A la bonne heure; mais s'il t'échappe un seul mot hasardé, (*Désignant son sabre.*) tu auras affaire à Cocotte.

ANDRÉ, *regardant le sabre.*

Cocotte?..

PIERRE.

Oui, Cocotte, qui t'enverra, pendant six mois, chercher tes comestibles chez l'apothicaire.

ANDRÉ, *effrayé, passant du côté gauche de Jean qu'il met entre lui et Pierre.* *

Chacun a ses principes. Moi, je prétends qu'un jeune homme doit s'amuser.

PIERRE.

J'en conviens, mais honnêtement.

ANDRÉ.

Aimer une femme...

PIERRE.

C'est mon avis parfaitement...

ANDRÉ.

En faire sa maîtresse...

PIERRE.

C'est l'aimer criminellement!

ANDRÉ.

Tout le monde fait comme ça.

PIERRE. **

Tout le monde est un mauvais garnement. Séduire une jeune fille ignorante, sans défenseur, sans appui, c'est une lâcheté!

ANDRÉ.

Oh! mon Dieu! si ce n'est pas Jean, ce sera Pierre...

PIERRE, *menaçant.*

Eh!

ANDRÉ, *vivement.*

Non, je dis : Pierre; pas toi, un autre... et précisément, il y a un chapelier qui est amoureux de Rose. (*Musique de valse.*)

JEAN, *ému.*

Tu crois?

PIERRE, *à Jean.*

Tu cales!..

ANDRÉ.

Voilà la danse qui se porte ici. *** Rose est seule à rêver dans les bosquets, et si le chapelier la trouve... Viens...

PIERRE.

N'y va pas!...

ANDRÉ.

Il est beau garçon... s'il lui parle, tu es perdu!

JEAN.

Je te suis.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ARMIDE, UNE BLONDE, UNE BRUNE, UNE JEUNE FILLE DE SEIZE ANS, GARÇONS, GARDES FRANÇAISES, JEUNES FILLES.

(*Tous les survenants, divisés par couples, traversent la scène et*

* Pierre, Jean, André.

** Jean, Pierre, André.

*** André, Jean, Pierre.

disparaissent de gauche à droite, en valsant sur une musique lointaine : cela dure jusqu'à la fin de la scène. — Jean et André remontent la scène, ils rencontrent Armide, la brune, la blonde et la jeune fille de seize ans, qui n'ont pas de valseurs.)

ARMIDE.

Comme c'est agréable de n'avoir point de danseur !

ANDRÉ, désignant Pierre.

En voilà un...

(Il sort avec Jean. — La jeune fille blonde tourne à la droite de Pierre pour se faire inviter à danser. Pierre aperçoit le manège.)

PIERRE, se parlant sans regarder la blonde.

C'est singulier ! je n'aime pas les blondes, moi ! (La blonde remonte ; même manège de la brune à la gauche de Pierre. Ton, ton, ton, ton, ton...) Je ne peux pas souffrir les brunes, non plus !... (La brune remonte. Une jeune fille de seize ans à la droite de Pierre ; même manège. Tra, la, la, la, la, la, la...)

PIERRE.

Quel âge, mon enfant ?

LA FILLE.

Seize ans.

PIERRE.

Trop jeune. (La fille remonte.)

ARMIDE, hardiment à la gauche de Pierre.

Vingt-quatre !

PIERRE, tournant les talons.

Trop vieille !... (Armide remonte. Elle prend pour danseur la jeune fille de seize ans, et la brune prend la blonde. Elles se mettent à la suite de la valse qui disparaît.)

PIERRE, seul.

Je suis plus fier d'avoir résisté à ces quatre syrènes, que si j'avais pris d'assaut quatre redoutes. (Il regarde le ciel.) Sacrifice à la mémoire de mon oncle, (Souriant.) et au souvenir de ma prétendue... (Il se découvre.)

SCÈNE VI.

PIERRE, ROSE. * (La nuit commence, et il fait nuit close à la fin de la scène.)

ROSE entre pensive et se croit seule ; elle va s'asseoir à gauche près de la table.

Ah ! que de courage il faut, mon Dieu !...

PIERRE, à part.

C'est elle !... Pauvre petite !

ROSE, à part.

Je viens encore de l'éloigner...

* Rose, Pierre.

PIERRE, *à part.*

C'est bien !...

ROSE, *à part.*

Mais ça le désole ; il est dans un état, et je tremble !...

PIERRE, *à part.*

Aïe, aïe, aïe !...

ROSE, *à part.*

J'aurais dû peut-être le ménager !...

PIERRE, *à part, plus accentué.*

Aïe, aïe, aïe !...

ROSE, *à part.*

J'ai bien envie d'aller le trouver, pour le calmer...

PIERRE, *à part, plus accentué encore.*

Aïe, aïe, aïe !...

ROSE, *à part.*

Il doit trop souffrir !

PIERRE, *à part.*

N'ayons pas l'air de savoir, et abordons-la...

ROSE, *se levant.*

Oh ! oui, j'y vais...

PIERRE, *le chapeau à la main, et avec galanterie.*

Où allez-vous donc comme ça, ma belle enfant ? Vous avez l'air tout affligée...

ROSE.

Oui, monsieur le sergent, je le suis.

PIERRE, *se couvrant.*

Eh bien ! si vous avez besoin d'un consolateur, me voilà !

ROSE, *blessée.*

Oh !...

PIERRE.

Rassurez-vous ! Quand je dis, consolateur, c'est en tout bien, tout honneur ; c'est de frère à sœur ; ce n'est pas de zéphyr à fleur !

ROSE, *à part.*

Le fait est qu'il a une bonne figure, ce sergent !

PIERRE.

D'ailleurs, je ne suis pas disponible ; on m'a retenu ; on m'épouse dans six semaines.

ROSE, *rassurée.*

Ah !

PIERRE.

Mais, je suppose que je ne fusse pas accaparé, comme je le suis, et que vous m'eussiez donné dans l'œil : je trouve qu'avant d'offrir son cœur à une jeune fille qui, comme vous, a l'air honnête, il faut d'abord offrir la main.

ROSE.

N'est-ce pas ?

PIERRE.

C'est ma manière de voir.

AIR : Femmes, voulez-vous l'éprouver.

L'amour, sans l'offre de la main,
Plein d'égoïsme et de malice,
Souvent n'a pas de lendemain,
Et s'enfuit au premier caprice.
Que de filles, en leur printemps,
Ont payé cher leur folle envie !
C'est doux pendant quelques instants...
Puis c'est amer toute la vie.

ROSE.

C'est ce que je me dis.

PIERRE.

Quant à moi, si j'étais femme... ce n'est pas un regret que j'exprime... j'aime mieux être homme... car je trouve que le sexe est mal partagé... Il est faible, et on l'affaiblit encore, en lui disant un tas de fadaïses, qu'il avale bêtement, que ça fait pitié !...

ROSE.

Oui, sergent, vous avez raison.

PIERRE, brusquement.

Bref, je ne voudrais pas être femme ; mais enfin, si Dieu avait voulu que je le fusse, il faudrait bien que je le sois ! il n'y a pas à dire... Eh bien ! le premier godelureau qui me mépriseraient assez pour me faire une déclaration en dehors du conjungo... je lui dirais : *Quos ego !** (*La nuit se fait.*)

ROSE, étonnée du mot.

Plait-il ?

PIERRE, flegmatique.

C'est un mot latin de mon oncle, quand il était en colère : *Quos ego !* Ça veut dire, je crois : Assez causé !...

ROSE.

Oui, mais si un homme que vous aimeriez venait se jeter à vos pieds et vous disait : Je t'adore !...

PIERRE, froidement.

Je lui dirais : Adore-moi !...

ROSE.

Et s'il fondait en larmes ?

PIERRE, froidement.

Je lui dirais : Fonds !

ROSE.

Et s'il disait : Je mourrai, lui diriez-vous : Meurs !...

PIERRE, vivement.

Non, je lui dirais : Crève !

* Pierre, Rose.

ROSE.

Et s'il se tuait?...

PIERRE.

Un homme qui offre sa main et qu'on refuse, ça s'est vu ; mais un homme qui n'offre que son cœur et qu'on repousse, jamais !..

ROSE.

Vous êtes bien sûr?...

PIERRE.

Sûr... Voulez-vous que je vous dise pour qui il y a danger de mort ? C'est pour les pauvres jeunes filles abusées, abandonnées... et c'est du reste ce qui leur peut arriver de mieux ; car si elles survivent à leur déshonneur ; si elles vont d'un amant à un autre, ça peut durer un certain temps.. Mais, savez-vous, finalement, sur leurs vieux jours, quelle est leur perspective?

ROSE.

Non.

PIERRE.

C'est de ramasser des chiffons, de balayer les rues, ou de vendre du mouron pour les petits oiseaux.

ROSE,

Oh ! vous m'effrayez ! Sergent, vous êtes un brave homme. Vous avez gagné ma confiance ; je vous dirai tout... Il y a quelqu'un qui me fait la cour et qui me dit que le mariage est un préjugé.

PIERRE, à part.

C'est ce brigand de Renard qui souffle ça à l'autre... (*Haut.*) Eh bien ! mon enfant il n'y a pas à hésiter... Voilà qu'il se fait nuit ; il faut vous retirer, ne plus le voir, ne pas remettre les pieds ici, à l'île de Cythère.

ROSE.

Oui ; car si je le voyais je ne partirais pas... (*Avec embarras.*) Mais il est tard, je demeure loin, et il avait l'habitude de m'accompagner jusqu'à la porte de ma tante.

PIERRE.

Je m'en charge... Attendez-moi là ; je vais dire un mot à mes soldats, et voir s'ils n'ont pas trop souvent levé le coude à la hauteur de l'œil... (*Il fait signe de boire.*) Je vous rejoins. Du courage ! Ça vous portera bonheur ! Plus tard vous aurez un bon mari.

ROSE, naïvement.

Ah ! sergent, je voudrais qu'il vous ressemblât.

PIERRE.

Ça peut se trouver ; mais c'est très-rare !... Enfin, la Providence est bien grande ! (*Il lui tend la main.*)

AIR :

Cette main-là vous protège.

Bientôt, je suis de retour,

Pour vous dérober au piège
Que vous a tendu l'amour.

ROSE.

Mon cœur est dans l'allégresse,
Maintenant, je n'ai plus peur.

PIERRE.

Vous me devrez la sagesse.

ROSE.

Ça veut dire : le bonheur.

ENSEMBLE,

Cette main-là ^{vous}
me protège.

Bientôt, je suis
il est de retour.

Pour ^{vous}
me dérober au piège.

Que ^{vous}
m'avait tendu l'amour.

(Pierre sort par le fond à gauche. Jean entre par la droite.)

SCÈNE VII.

ROSE, JEAN. *(Il est nuit close.)*

JEAN, qui a paru au moment de l'ensemble, à part.

Elle est là. Essayons du moyen qu'André a imaginé. *(Il appelle.)* Rose !...

ROSE, à part, émue.*

C'est lui !...

JEAN, allant à elle.

Rose !... *(Lui prenant la main.)* Pourquoi m'avoir renvoyé si durement tout à l'heure, moi qui vous aime tant ?...

ROSE.

Si vous m'aimez, dites-le à votre père, et qu'il s'adresse à ma tante.

JEAN.

Mon père ne veut pas que je me marie avant trente ans.

ROSE.

Eh bien ! Monsieur, attendez trente ans pour me dire que vous m'aimez.

JEAN.

Mais je n'en ai que vingt-cinq... que voulez-vous que je fasse d'ici-là ?

* Rose, Jean.

Faites des réflexions.

ROSE.

JEAN.

C'est bien la peine de vous être fidèle, pour être traité comme ça ! Si je voulais pourtant, il y en a d'autres qui accepteraient l'offre de mon cœur.

ROSE.

Eh bien ! offrez-le.

JEAN.

Vous le voulez ?

ROSE.

Oui.

JEAN.

Ça ne vous fera pas de peine ?

ROSE.

Non.

JEAN.

Eh bien ! j'ai suivi votre conseil, et, prévoyant que vous me repousseriez encore, j'ai donné rendez-vous, ici, à une autre qui me consolera de vos rigueurs.

ROSE, à part, émue.

Que dit-il ?

ENSEMBLE.

AIR : *Chevalier du Guet.*

PIERRE, ARMIDE, ANDRÉ.

Voici la nuit,
Marchons sans bruit.
Ne craignons rien,
Tout ira bien.

JEAN, à Rose.

Voici la nuit.
Allons sans bruit.
Ne craignez rien ;
Tout ira bien.

ROSE.

Mon cœur frémit
Et s'affaiblit,
Si mon soutien
Bientôt ne vient.

REPRISE.

SCÈNE VIII.

PIERRE, ROSE, JEAN, ARMIDE, ANDRÉ.

ARMIDE, conduite par André, toussant comme signal.
Hé ! hé ! hé !...JEAN, à Rose.
Vous l'entendez ? (Répondant.) Hé ! hé ! hé !PIERRE, bas à Rose.
Me voici.ROSE, bas à Pierre.
Un instant!..ARMIDE, près de Jean, tout haut.
Fidèle au poste!...PIERRE, bas à Rose.
Allons !ROSE, bas.
Attendez...ARMIDE, haut.
Je compte sur un souper.JEAN.
Oui, chez moi... (Bas à Rose.) Pour elle ou pour vous. (Bruit et mouvement dans la coulisse.)PIERRE, prêtant l'oreille à ce bruit.
Qu'est-ce que c'est ?ARMIDE, à Jean.
Eh bien !JEAN, à Rose, bas.
Eh bien ?PIERRE, à Rose, bas.
Eh bien ?ROSE, bas à Jean.
M'épouserez-vous ?...JEAN, bas à Rose.
Plus tard, nous verrons...ROSE, bas à Pierre.
Il m'épousera !PIERRE, bas.
Bernique.JEAN, bas à Rose.
Son bras ou le vôtre !..ARMIDE.
Partons.JEAN, sur le point de donner le bras à Armide.
Partons.ROSE, bas à Jean.
Partons !...

(Pierre se place vivement entre Jean et Rose. Jean prend le bras de Pierre.)

JEAN, *à part.*

Je la tiens !

PIERRE, *bas à Rose.*

Sauvez-vous !

ARMIDE, *à Jean.*

Dépêchons-nous !

JEAN, *à Armide.*

J'ai ce qu'il me faut ; cherchez-en un autre.

ARMIDE.

Il me plante là !...

ANDRÉ.

Je le remplace, ça vous va-t-il ?

ARMIDE.

Ça me va ?

(La scène se remplit de monde, filles et garçons, gardes françaises, quelques hommes portant des torches allumées.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FILLES et GARÇONS, GARDES FRANÇAISES.

ENSEMBLE.

ROSE.

Je m'en veux et je me blâme,
Et j'ai là comme un remord ;
Mais la jalouisi' m'enflamme
Et l'amour est le plus fort.

PIERRE, JEAN, ARMIDE, ANDRÉ.

Elle s'en veut et se blâme ;
Elle éprouve du remord ;
Mais la jalouisi' l'enflamme
Et l'amour est le plus fort.

LE CHŒUR, *chantant seulement à la reprise de l'ensemble.*

C'est indigne ! c'est infâme !
Venir troubler notre accord !
Oui, quelque chose se trame
Et chacun a le transport.

JEAN, *sur le point de porter à sa bouche la main de Pierre.*

Oh ! jolie petite main... *(Reconnaissant Pierre à la lueur des torches.)* Pierre ! *(Il quitte son bras et va près de Rose.)*

UN SOLDAT, *aux gardes.*

Sergent ! sergent...

PIERRE.

Qu'y a-t-il ?

LE SOLDAT.

Une violente dispute... et puis on a battu la retraite.

PIERRE, *contrarié.*

Il faut me rendre au quartier (*A part.*) Rose est perdue !..

ANDRÉ, *riant.*

Enfoncé le sergent !..

JEAN, *de même.*

Enfoncé le sergent !

PIERRE, *à part.*

Préservons-la au moins cette nuit. (*Haut, aux gardes.*) Soldats, arrêtez ces deux hommes, deux tapageurs, et au poste. (*Il désigne Jean et André. Deux soldats leur mettent la main au collet.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Jolie fille du faubourg* (Lorsque l'on va).

Allons, quittons ces lieux.

Allez, quittez De crainte de disgrâce.

Troubler ainsi ^{nos} leurs jeux.

Ah ! vraiment, c'est affreux.

Rentrons ^{chacun} chez nous, Rentez ^{chacun} chez vous,

Car la terreur ^{nous} vous glace

Il va pleuvoir des coups, Et gare là-dessous.

(*Le rideau baisse au moment où Jean et André se débattent entre les mains des soldats.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

JEAN DURAND, riche droguiste, 50 ans	MM. AMBROISE.
ANDRÉ RENARD, homme d'affaires, 50 ans.	LÉONCE.
PIERRE DEBUISSONS, un des maires de Paris, 50 ans.	FÉLIX.
ALPHONSE, fils de Durand et de Rose, 25 ans.	LAGRANGE.
ROSE, 40 ans	M ^{me} P. ERNEST.
UN DOMESTIQUE.	M. ROGER.
AMIS DE DURAND.	

Un salon d'une maison de plaisance de Jeau Durand, entre Versailles et Paris. — Fenêtre à gauche sur pan coupé, en face du public; porte à gauche, porte au fond, porte à droite, petite table à gauche avec une sonnette dessus. C'est jour de dimanche (1817).

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, puis ALPHONSE. *

ROSE, sortant de la porte de gauche et écoutant à celle de droite.

Non... je n'entends rien... Il dort encore... tant mieux... il est arrivé si tard, hier... Dors, mon cher fils, dors.

ALPHONSE, un bouquet à la main, est entré par la porte du fond après ces mots : Je n'entends rien. Il s'avance doucement et embrasse sa mère.

Si je dors, je rêve que j'embrasse quelqu'un.

ROSE.

Comment, mon ami, tu es levé si matin ?

ALPHONSE.

Pour vous embrasser plus tôt, ma mère, et pour cueillir ce bouquet à l'occasion de la fête de mon père. Et puis je n'ai pas de temps à perdre, je repars ce matin même.

ROSE, étonnée.

Pourquoi cela ?

ALPHONSE, souriant avec mystère.

Vous le saurez quand mon père sera là... pas avant... Du reste, je reviendrai demain... Où est-il donc, mon père ?

ROSE, désignant la gauche.

Dans sa chambre ; il va faire sa barbe.

ALPHONSE.

La bonne idée qu'il a eu d'acheter cette jolie maison, entre Versailles et Paris !

ROSE.

C'est ici que, le dimanche, nous venons respirer un air pur, après avoir, toute la semaine, respiré l'air infect de cette vilaine rue des Lombards.

ALPHONSE.

Pas si vilaine ! quand on y a gagné plus d'un million !

ROSE.

Oh ! si c'est là qu'on peut faire sa fortune, ce n'est pas là qu'on en peut jouir. Mais ton père, qui pourrait vendre son fond, craint de s'ennuyer, s'il quitte les affaires, toi surtout n'étant plus avec nous.

ALPHONSE.

Que voulez-vous ; ma mère ? Sorti numéro trois de l'École centrale, il fallait bien m'occuper. On m'a offert la direction d'une grande usine à Rouen, j'ai dû accepter.

* Alphonse, Rose.

ROSE, *se promenant avec lui.*

Et dis-moi, es-tu toujours bien considéré dans cette famille où tu nous présentes toutes les fois que nous allons te voir ?

ALPHONSE.

Je suis comme l'enfant de la maison. D'abord, on me laisse parler de vous tant qu'il me plaît, et c'est un besoin pour moi de dire à qui veut l'entendre que vous êtes la meilleure des mères, l'épouse la plus dévouée, la femme la plus respectable !

ROSE, *un peu émue et contrainte.*

Allons donc, allons donc ! Mais va t'habiller. Les amis de ton père vont venir lui souhaiter sa fête. Tu verras ton parrain, cet excellent Desbuissons.

ALPHONSE.

Je suis fier d'être son filleul, et comme son élève en morale. A bientôt, ma bonne mère, (*Il lui tape la joue.*) mon excellente mère, ma jolie petite mère.

ROSE.

Laisse donc, à quarante ans !

ALPHONSE, *en souriant.*

Trente-six, je ne veux pas que vous ayez quarante ans ; personne ne vous les donne, il ne faut pas vous les donner vous-même ; ça ne se fait pas.

ROSE.

Il est gentil !

ENSEMBLE.

AIR :

ALPHONSE.

Adieu ! je vous laisse
Et reviens sous peu
À votre tendresse
Faire un doux aveu.

ROSE.

Va, car le temps presse,
Et reviens sous peu
À notre tendresse
Faire un doux aveu.

(*Alphonse sort par la droite.*)

SCÈNE II.

JEAN DURAND, ANDRÉ RENARD, ROSE.* *André paraît à la fin de l'ensemble et s'avance sur la pointe du pied comme pour*

* Jean, André, Rose.

surprendre Rose qui a les yeux fixés sur la chambre d'Alphonse.

ANDRÉ, *à part.*

Elle est seule, Durand n'est pas encore levé sans doute, et je vais...

JEAN, *entrouvrant brusquement la porte de sa chambre et ne montrant que le bras qu'il avance.*

Bonjour, Renard, je t'ai vu passer dans le jardin, je suis à toi. *(Il lui donne une poignée de main.)*

ANDRÉ, *regardant Rose et parlant à Jean qui a retiré sa main.*

J'ai une affaire d'expropriation dans le voisinage, et puis j'ai voulu, le jour de ta fête, être le premier à t'embrasser.

JEAN, *paraissant le visage tout barbouillé de savon.*

Eh bien ! si le cœur t'en dit...

ANDRÉ, *allant à lui les bras ouverts.*

Très-volontiers... Non merci, plus tard.

JEAN, *riant.*

Soit, tu auras l'étrenne de ma barbe... après ma femme. *(Il rentre, retire la porte, et on le voit se rasant devant la fenêtre qu'il ouvre.)*

ANDRÉ, *souriant ironiquement, à part.*

Sa femme !... *(Haut.)* Bonjour, madame Durand.

ROSE, *moqueuse toute la scène.*

Bonjour, monsieur Renard. Mon Dieu, comme vous êtes blême !

ANDRÉ.

C'est le sang qui, à votre vue, me monte à la tête.

ROSE *éclate de rire.*

Ah ! ah ! ah !

ANDRÉ, *les mains jointes.*

Oh ! je...

JEAN, *de sa chambre.*

Renard ?

ANDRÉ, *reculant.*

Eh !

JEAN.

Tu fais rire ma femme ? tu lui contes des histoires ?

ANDRÉ.

Oui.

JEAN.

C'est bien, va, continue.

ANDRÉ, *à Rose, câlinant.*

Vous ne donnez pas une petite poignée de main à un pauvre homme qui soupire pour vous depuis si longtemps ? *(Il s'avance les mains jointes.)* Oh ! je vous...

JEAN, *toujours dans sa chambre et se rasant.*

Renard ?

ANDRÉ, *reculant.*

Eh ?

JEAN.
As-tu lu le journal ?

ANDRÉ.
Non.

JEAN.
Qu'est-ce qu'il dit ?

ANDRÉ.
Je te dis que je ne l'ai pas lu.

JEAN.
On assure que Louis XVIII est malade à Versailles.

ANDRÉ.
Ah !

JEAN.
Oui. Hier, il a mandé près de lui plusieurs maires de la capitale, parmi lesquels se trouve notre ami Pierre Desbuissons, qui, en rentrant à Paris ce matin, viendra nous voir.

ANDRÉ.
Ah ! (*A Rose.*) Voyons, belle Rose, reconnaissez un peu la peine que je me donne pour vous plaire. C'est pour vous que je me bichonne, que je me fais beau ; car, de ma nature, je suis...

ROSE.
Laid et avare.

ANDRÉ.
Avare, moi ! Mais cette grande fortune que j'ai faite dans mon bureau d'affaires, si vous vouliez, je vous...

JEAN.
Renard ?

ANDRÉ, *reculant.*
Comme cet homme-là me dérange ! *

ROSE, *riant aux éclats.*
Ah ! ah ! ah !

JEAN.
Renard ?

ANDRÉ, *furieux.*
Eh ?... Il m'en donne des suffocations.

JEAN, *croyant qu'on lui parle.*
Eh ?

ANDRÉ, *furieux.*
Qu'est-ce que tu dis ?

JEAN.
Je croyais que tu me répondais.

ANDRÉ, *agacé.*
Ah ! bah !

JEAN.
As-tu vu le baromètre ?

ANDRÉ.
Non.

* Jean, Rose, André.

JEAN.

Qu'est-ce qu'il annonce ?

ANDRÉ, *furieux.*

Je te dis que je ne l'ai pas vu.

JEAN.

Je crois que le temps va changer.

ANDRÉ.

Je ne sais pas.

JEAN

Ton rhumatisme ne te dit rien ?

ANDRÉ, *dépité.*

Mais qui t'a dit que j'ai un rhuma...

JEAN.

Eh ?... je n'entends pas, parle plus haut... tu m'as fait couper.

ANDRÉ.

C'est toi qui as tort de parler en faisant ta barbe.

JEAN.

C'est vrai, tu as raison.

ANDRÉ, *satisfait.*Ah ! (*A Rose.*) Oui, chère amie, pour vous, il n'est rien dont je ne sois capable, parlez, dites ! oh ! dites-moi... (*Il s'avance les mains jointes.*)

JEAN.

Renard ?

ANDRÉ, *reculant à part.*

Que le diable t'emporte, va.

JEAN.

Ne t'impatiente pas ; j'ai fini, je suis à toi. (*Il ferme la fenêtre après avoir décroché le miroir.*)ANDRÉ, *vivement.*

Il va venir ! Oh ! je vous en supplie, un mot, un seul mot d'espérance.

ROSE.

Eh bien ! espérez, si vous êtes sage (*Joie d'André*), que vous souffrirez moins de vos rhumatismes. (*Côté d'André, rire de Rose.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Après une longue absence (Mansarde du Crime).*

ANDRÉ.

Oh ! ne soyez pas rebelle
 A mon ardente amitié,
 Et pour un cœur si fidèle
 Ayez un peu de pitié.

ROSE, *moqueuse.*

Pourquoi donc être rebelle

A son ardente amitié,
Et pour un cœur si fidèle
Avoir si peu de pitié?

ANDRÉ.

Du haut des tours Notre-Dame
Pour vous je me jetterai.

ROSE, *vivement.*

Faites! et, je le proclame,
Après, je vous aimerai.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCÈNE III.

JEAN, PIERRE, ROSE, ANDRÉ.

(Pierre entre pendant le morceau d'ensemble, un peu avant Jean, et il surprend André dans l'attitude d'un amoureux suppliant. Il est en costume de maire. Il dépose son chapeau, et ôte ses gants, son épée, avant de révéler sa présence.)

JEAN, *embrassant Rose.*

A toi, ma femme, *(Passant du côté d'André.)* A toi, cher André. *(Il l'embrasse.)* Tu es le premier arrivé pour ma fête? Bravo!

ANDRÉ.

Je suis bien aise d'être ici, même avant Pierre Desbuissons.

PIERRE, *à part.*

Il va dire quelque méchanceté.

ANDRÉ.

Il ne viendra peut-être pas. Il dédaigne des gens comme nous *(Avec mépris.)*, lui autrefois simple sergent.

PIERRE, *à part.*

Il se souvient de Cocotte!...

JEAN.

Pierre est haut placé, c'est vrai; mais jadis, son grade de colonel, il l'a dû à sa bravoure sur les champs de bataille.

PIERRE, *à part.*

Je suis arrivé trop tôt pour ma modestie.

JEAN.

Et aujourd'hui, sa position municipale, il la doit à ses talents administratifs.

PIERRE, *à part.*

J'ai envie de sortir.

* Rose, Jean, André, Pierre, *au fond.*

ROSE.

Et il n'en est pas plus fier pour ça ; c'est toujours le même homme : bon, spirituel, aimable.

PIERRE, *à part.*

Je ne peux pas me présenter dans ce moment.

ANDRÉ.

Tout ce que vous voudrez ; mais je suis là, moi, et lui n'y est pas.

PIERRE, *à part.*

Pardon, monsieur Renard.

JEAN.

Il y sera bientôt, il me l'a écrit hier, et justement j'ai sa lettre. (*Il cherche.*)

ROSE, *à part.*

Il me l'a promis ; il m'a dit que ce jour serait un jour de bonheur pour moi.

JEAN, *montrant la lettre.*

Tiens, lis, « Mon vieil ami. » Est-ce que c'est fier ça ?

ANDRÉ

Qu'est-ce que ça prouve « Mon vieil ami ? » que tu es vieux et lui aussi. *

PIERRE, *se placant entre Jean et André.*

Et toi, est-ce que tu n'es pas vieux ?

ANDRÉ.

Pas tant que vous.

PIERRE, *allant donner la main à Rose. ***

Tu n'as que quinze jours de moins.

ANDRÉ, *trionphant.*

C'est toujours ça !

PIERRE.

Dans tous les cas, si tu es un peu plus jeune que nous, nous sommes beaucoup plus fleuris que toi. C'est la malice qui te rend maigre.

ANDRÉ.

Oh ! si je voulais, je serais aussi gras que vous autres ; mais j'aime mieux être maigre... c'est distingué !

PIERRE.

Oui, mais prends garde ; je t'engage à t'arrêter à ce point de distinction ; car, à force de devenir distingué, on pourrait bien ne plus te distinguer du tout. (*Rose et Jean éclatent de rire.*)

ANDRÉ, *dépité.*

Mes amis, je vais à mon expropriation.

PIERRE.

Ce diable de Renard ! Il est toujours en train de dépouiller quelqu'un.

* Rose, Jean, Pierre, André.

** Rose, Pierre, Jean, André.

ANDRÉ, *de même.*

Je reviendrai pour déjeuner.

PIERRE, *bas et confidentiellement à Rose.*

Laissez-moi avec Jean. Vous savez pourquoi? (*Haut.*) Allons, ma chère Rose, allez tout préparer pour la joyeuse cérémonie.

ENSEMBLE.

AIR : *Je m'impatiente.* (Croque-Poule, p. 8.)

JEAN, à Rose.

Que ma maison rappelle
Le jour qu'on doit fêter.

PIERRE, à André.

Et contraste avec celle
Qu'André va visiter.

ROSE, JEAN, PIERRE.

Que ^{ta}
ma maison rappelle, etc.

ANDRÉ.

Raillez-moi de plus belle,
Je puis tout endurer ;
Car dans mon escarcelle
Beaucoup d'or va rentrer.

(*André sort par le fond. Rose entre à gauche.*)

SCÈNE IV.

PIERRE, JEAN.

JEAN.

Le voilà donc, ce cher ami ! et en costume encore !

PIERRE.

Je viens de Versailles ; je sors de chez le roi.

JEAN, *le désignant.*

Et toujours gai, riant. Tu n'as pas une figure — municipale. Comment fais-tu donc pour être si heureux ?

PIERRE.

Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple ! J'observe rigoureusement les lois divines et les lois humaines, et je ne veux pas, comme tu fais, toi, mettre à leur place ma passion ou ma fantaisie.

JEAN.

Oh ! c'est trop savant pour moi, ça.

* Jean, Pierre.

PIERRE, *à part.*

Abordons la question. (*Haut.*) Et tiens je connais, à Versailles, un homme qui est dans ta position.

JEAN.

Un épicier?

PIERRE.

Non, un rentier : excellent homme à bien des égards : bon ami, bon père, bon époux... C'est-à-dire, il est bien père, mais...

JEAN.

Je t'arrête; je sais où tu veux en venir, je...

PIERRE.

Tu m'interromps, tu n'as pas la parole; tu es l'auditeur, c'est moi qui suis l'orateur.

JEAN.

Oui, mais je parlerai à mon tour.

PIERRE.

Cet homme, dis-je, est père; mais ce n'est pas à la façon des êtres sociaux; c'est à la façon des... comment dirai-je? des oiseaux.

JEAN, *bêtement.*

Des pigeons.

PIERRE.

Des pigeons, soit, qui ne se marient pas.

JEAN.

Est-ce que le mariage est dans la nature... Est-ce que?

PIERRE, *prenant la sonnette sur la table de droite.*

Tu m'interromps!

JEAN.

Qu'est-ce que tu veux?

PIERRE, *la sonnette à la main.*

Faire le président, agiter la sonnette et maintenir la parole à l'orateur.

JEAN.

Soit, bon, c'est bien, va, je riposterai.

PIERRE.

Tu parles de la nature? Eh! bien, cet homme est père selon la nature; mais il ne l'est pas selon la société.

JEAN.

Les pigeons vivent en société!

PIERRE.

En société pigeonne, oui; mais pas en société humaine.

JEAN.

Un instant, un instant, je puis répondre à ça que...

PIERRE *sonne, un domestique paraît.*

LE DOMESTIQUE.

Monsieur a sonné?

JEAN.

Non. (*Le domestique sort.*) Ne sonne plus, ou tu seras interrompu par le domestique.

PIERRE.

Voyons, réponds à ceci : Es-tu homme ou es-tu un pigeon ?

JEAN, *embarrassé.*

Je suis...

PIERRE, *vivement.*

Tu n'est pas sûr.

JEAN, *vivement.*

Je suis homme, parbleu !

PIERRE.

Alors, il faut que tu vives en homme.

JEAN.

Permetts donc, permetts donc; je puis objecter victorieusement que...

PIERRE.

Je vais sonner !

JEAN.

Eh bien ! le domestique viendra et il t'interrompra.

PIERRE.

Oui, mais il te dira : Monsieur a sonné ? Tu diras : Non ; et une autre fois, quand tu auras besoin de lui, quand tu sonneras, il se dira : Monsieur a l'air de sonner, mais il ne sonne pas ; et il ne viendra pas.

JEAN.

C'est juste, marche ; je ne t'arrête plus.

PIERRE.

Cet homme... de Versailles, a près de lui, depuis vingt ans, une femme, jolie encore.

JEAN.

Comme ma Rose...

PIERRE.

Douce, bonne, soumise.

JEAN.

Comme Rose.

PIERRE.

Fidèle jusqu'à présent à...

JEAN.

A son mari ?

PIERRE, *avec intention.*

A son compagnon...

JEAN, *d'un ton philosophique.*

A son compagnon... Soit...

PIERRE.

Un jeune homme du voisinage, un garçon pharmacien, lui fait la cour, l'obsède, la poursuit.

JEAN.

Ah ! les garçons pharmaciens sont pourtant bien tenus, bien occupés.

PIERRE.

Celui-là porte en ville.

Il porte en... JEAN.

Bref, il a été surpris par. . . PIERRE.

Par le mari. JEAN.

Par le compagnon qui, est venu me consulter, me demander s'il pouvait porter plainte. PIERRE.

Et que lui as-tu dit ? JEAN.

Le voici : . . . PIERRE.

AIR :

Mon cher, en un semblable cas,
Pour ne pas être ridicule,
Enrage, si tu veux, tout bas ;
Mais avale enfin la pilule.
Ta femme est un pré communal
Où chacun, sans qu'on le condamne,
En invoquant un droit banal
Reconnu par le tribunal,
Peut envoyer paître son âne.

(Il va déposer la sonnette sur la table.)

JEAN, colère.

Comment? comment? Si surprenant un garçon pharmacien, ou un autre, à la poursuite de Rose... j'allais dire au procureur du roi...

Il te répondrait : Ça ne me regarde pas ? PIERRE.

Si j'allais trouver le juge de paix ? JEAN.

Il te rirait au nez. PIERRE.

Et si j'appelais le commissaire de police ? JEAN.

Il ne se dérangerait pas pour ça. PIERRE.

Enfin, si je m'adressais à toi, au maire de mon arrondissement ? JEAN.

Ces choses-là se font avec la permission de M. le maire. PIERRE, *stigmatiquement.*

Mais c'est indigne! c'est absurde! Quoi! si dans mon maga- JEAN, *furieux.* *

* Pierre, André.

sin on me vole une orange, une figue, un pruneau, un seul, je puis faire punir le voleur; et lorsqu'on s'attaque à ce que j'ai de plus précieux, à ma femme...

PIERRE, *avec intention.*

A ta maîtresse.

JEAN, *avec dépit.*

A ma maîtresse, soit.

PIERRE.

La loi ne te doit rien. N'ayant pas mis cette femme sous sa protection, tu n'as pas le droit de l'invoquer.

JEAN.

Alors, ma foi, il n'y a qu'une chose à faire : c'est d'attendre dans un guet-apens et d'assommer le garçon pharmacien.

PIERRE.

Oh! mais alors le procureur du roi s'en mêle, on arrête le...

JEAN.

C'est ça, le mari.

PIERRE.

Le compagnon, et on l'emprisonne.

JEAN.

Pourquoi pas le tuer?

PIERRE.

Ça arrive, s'il y a mort de garçon pharmacien.

JEAN.

Mais c'est abominable! Ça me donne envie d'aller vivre chez les sauvages.

PIERRE.

Tu n'y serais pas reçu; car ils se marient; ils te trouveraient trop sauvage pour eux.

SCÈNE V.

PIERRE, ROSE, JEAN. *

ROSE.

Eh! mon Dieu! quel est ce bruit?

JEAN.

Dis donc, Rose, tu ne sais pas? Si quelqu'un te faisait la cour et voulait t'enlever à moi, je ne pourrais pas porter plainte; et tout ça se fait par ordre de M. le maire.

PIERRE.

Je ne t'ai pas dit par ordre, mais avec permission.

JEAN.

Ce n'est pas que ça me regarde; je n'ai aucune crainte... je...

PIERRE.

Eh! eh! qui sait?

* Jean, Rose, Pierre.

JEAN, un peu effrayé.

Eh ? plait-il ? Est-ce que tu voudrais me faire croire...

PIERRE, bas à Rose.

Plaignez-vous, c'est convenu.

ROSE.

Le fait est qu'il y a des hommes bien hardis ; rien ne les arrête : ni la réserve d'une femme, ni les considérations de l'amitié, ni...

JEAN, effrayé.

Voyons, voyons, qu'est-ce que tu veux dire ?

ROSE.

Je veux dire, mon ami, que ma position est des plus fâcheuses. Tu ne reçois chez toi que des hommes.

PIERRE, bas.

Bien !

ROSE.

Car tes amis, mariés, ne voudraient pas, à cause de ma position, conduire ici leurs femmes ; et toi, de ton côté, tu ne veux pas y admettre les...

PIERRE, bas.

Les mattresses, allez.

ROSE.

Les mattresses de tes amis non mariés.

PIERRE.

Ce qui témoigne qu'au fond de ta conscience tu approuves la loi sociale.

JEAN.

Voyons, ne l'interromps pas, laisse-la continuer. (A Rose.) Eh bien ?

ROSE.

Eh bien, parmi ces hommes, il y en a plusieurs, un particulièrement...

PIERRE, à part, avec menace.

C'est Renard.

ROSE.

Qui se croient tout permis avec moi ; qui m'offrent leurs hommages.

PIERRE, à Jean avec intention.

Qui pourraient même lui offrir leur main.

JEAN.

Voyons, tu n'as pas la parole ; je vais sonner, moi aussi. (A Rose.) Ensuite ?...

ROSE.

Ils se moquent de ma fidélité, de mes scrupules ; ils [me disent que n'appartenant à personne...

PIERRE.

C'est clair : l'histoire du pré communal.

JEAN.

Quoi ! il y a des amis assez insolents pour...

ROSE, *pleurant.*

Je suis la plus malheureuse des femmes.

PIERRE.

Allons, ne pleurez pas. (*Bas.*) Pleurez toujours.ROSE, *pleurant.*

Ah! ah! ah!

JEAN.

Encore une scène de larmes! c'est un complot entre vous deux; mais ça ne réussira pas.

PIERRE.

Oui, tu aimes mieux t'obstiner que reconnaître tes torts.

JEAN.

Tort, c'est possible; oui, j'ai eu tort, au commencement, de ne pas l'épouser; mais maintenant, à mon âge, une cérémonie publique à la mairie, ça me coûterait trop; j'en serais honteux; qu'on ne m'en parle plus.

PIERRE.

Est-ce que je ne suis pas là, moi, ton ami, ton maire?

JEAN.

Oh! toi, tu ne demandes qu'à faire des mariages.

PIERRE.

Ce n'est pas que ça me rapporte.

JEAN.

Non; mais ça t'amuse.

PIERRE.

Pas beaucoup, c'est toujours la même histoire. Mais enfin, je puis donner au tien le moins d'éclat possible.

JEAN.

Oui? et l'affiche que tout le monde lit? Les commentaires, les railleries, les plaisanteries?... Non, j'ai trop peur.

ROSE, *pleurant.*

Ah! ah! c'est fini; tout est fini pour moi! Ah! ah!

JEAN, *colère.*C'est ça, c'est ça, pleurons, faisons-nous du mauvais sang, le jour de ma fête. (*A Pierre.*) C'est toi qui es cause de tout. C'était bien la peine de te désirer! tu aurais bien mieux fait de rester avec Louis XVIII, va!

ROSE.

Pas si haut! si mon fils apprenait, lui qui m'aime et me respecte tant!.. oh! j'en mourrais de confusion.

JEAN.

Raison de plus pour continuer à vivre comme toujours.

PIERRE.

Oui, c'est-à-dire en homme anti-moral, anti-social, anti-conjugal. (*La porte de la chambre d'Alphonse s'ouvre.*)ROSE, *bas.*

Silence! le voici.

* Jean, Pierre, Rose.

JEAN, *bas à Pierre.*

Qu'il n'en soit plus question.*

PIERRE, *à part,*

Au contraire, il va en être question plus que jamais.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Bonjour, mon père. (*Il l'embrasse.*) Bonjour, mon parrain, mon maître, mon mentor. (*Il embrasse Pierre.***)

PIERRE.

Oh ! comme te voilà pimpant et rayonnant !

ALPHONSE.

C'est que j'ai à faire ici une confidence bien agréable.

PIERRE, *feignant de s'en aller.*

Ah ! je me retire.

ALPHONSE.

Du tout, restez ; vous n'êtes pas de trop.

PIERRE, *à part.*

Je le sais bien.

JEAN.

Et quelle est cette confidence, mon fils ?

ALPHONSE.

Vous connaissez l'honorable famille de Rouen à laquelle m'a recommandé mon parrain ?

JEAN :

Oui.

ROSE.

Eh bien ?

ALPHONSE, *à Rose.*

Vous avez surtout remarqué la fille aînée, ma mère ?

ROSE.

Oui, mon ami.

PIERRE, *d part.*

Et lui encore plus.

JEAN.

C'est une douceur !

ROSE.

Une bonté !

PIERRE.

Un esprit !

ALPHONSE.

Et puis, jolie !... Mon père, je me dis que ma mère devait être comme cela quand vous l'avez épousée.

PIERRE, *à part.*

Attrape.

* Pierre, Jean, Rose.

** Pierre, Alphonse, Jean, Rose.

ALPHONSE, à Jean.

N'est-ce pas.

JEAN, très-embarrassé.

Oui, certainement. (A Pierre.) N'est-ce pas ?

PIERRE, avec malice.

Moi ? je ne me rappelle pas du tout comment était ta femme à l'époque de ton mariage.

ALPHONSE.

Et, à propos de votre mariage, mon père, c'est du mien qu'il s'agit.

ROSE, joyeuse.

Avec cette jeune personne ?

JEAN, enchanté.

Est-il possible !

PIERRE, à part.

C'est moi qui ai arrangé ça.

JEAN, épanoui.

Ah ! quelle satisfaction ! j'avais besoin de ça pour me dédommager de la scène de tout à l'heure.

PIERRE, à part.

Sois tranquille, tu n'es pas au bout.

ALPHONSE.

Le père m'a dit : Mon ami, que vos parents viennent faire la demande, et...

JEAN.

Tout de suite. (A Pierre.) Eh ! dis donc, toi, monsieur le maire, qui connais ça, combien de jours faut-il pour que tout soit fini ?

PIERRE.

C'est aujourd'hui la Saint-Jean ?

JEAN.

Oui, ma fête ; quel bouquet !

PIERRE, à part.

Je vais t'en montrer les épines.

ROSE et JEAN.

Eh bien ?

PIERRE, froidement.

C'est aujourd'hui, disons-nous, le 24 juin... oh ! mon Dieu ! vers le milieu du mois prochain, on peut... oui... si vous partez demain.

ROSE.

Aujourd'hui.

JEAN.

A l'instant... où est mon chapeau ? . .

ROSE.

Mon châle ?

JEAN va sonner, puis à Pierre.

Tu ne te trompes pas, au moins ?

PIERRE, froidement.

Non, j'ai bien calculé.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur n'a pas sonné ?

ROSE.

Mon châle !

JEAN.

Mon chapeau ! (*Le domestique disparaît.*) *PIERRE, *froidement et comptant sur ses doigts.*Oui, c'est clair, c'est exact : tu fais tes apprêts, tu m'embrasses, tu pars dans une heure (*Négligemment.*), tu emportes, bien entendu, c'est indispensable...

JEAN.

Mes plus beaux habits.

ROSE.

Mes plus belles robes.

JEAN.

Ma canne à pomme d'or.

ROSE.

Mon écrin.

JEAN.

Ma tabatière en vermeil.

PIERRE, *négligemment.*

Oui, et avec ça...

JEAN, *souriant, épanoui.*

Avec ça...

PIERRE.

Ton contrat de mariage, et dans six semaines... (*Jean est tout bouleversé.*)

ALPHONSE.

Quoi, mon parrain, on ne peut pas aller plus vite ?

PIERRE.

Non, Monsieur l'amoureux. (*A Jean qui ne sait plus où il en est.*) J'en suis aussi très-fâché pour toi ; mais, impossible d'aller plus vite.JEAN, *très-embarrassé.*

Et même, à présent que j'y songe, c'est aller bien vite.

ALPHONSE, *étonné.*

Plait-il ?

JEAN.

Oui, il faut voir, examiner, peser de sang-froid...

ALPHONSE.

Vous dites? **

JEAN.

Je dis, je dis...

PIERRE.

Oui, qu'est-ce que tu dis ?

* Pierre, Alphonse, Rose, Jean.

** Pierre, Rose, Alphonse, Jean.

JEAN.

Je dis qu'il faut réfléchir; car, enfin, c'est grave, un mariage !... ça n'arrive qu'une fois dans la vie.

PIERRE, regardant Jean,

Et même, quelquefois, pas tant que ça.

ALPHONSE.

Mais, d'où vient ce changement dans vos dispositions, ma mère? m'expliquerez-vous... ?

ROSE, très-embarrassée.

Moi... tu... je...

ALPHONSE, avec impatience.

Eh bien !... vous ne répondez pas? (*A Pierre.*) Ni vous non plus, mon parrain, vous qui paraissiez si pressé, qui disiez à mon père : Pars aujourd'hui, emporte ton contrat... Vous voilà, vous aussi, devenu froid et embarrassé !

PIERRE, chaudement.*

Moi ? écoute : Je ne connais pas de famille plus honorable que celle où tu veux entrer; je ne connais pas d'amour plus raisonnable que le tien, et, à ta place, j'aimerais comme tu aimes; j'aurais des bondissements dans le cœur, le feu dans les veines des fourmis aux jambes; j'enverrais promener les lenteurs des barbons comme nous. Je t'approuve donc, je te comprends, je t'aime et je te donne une poignée de main. (*Il lui serre la main.*) Eh bien ! filleul, suis-je devenu froid et embarrassé, eh ! (*Il remonte.*)

ALPHONSE, passant près de Rose.**

D'où vient alors que vous ne partagez pas tous mon impatience ?

PIERRE.

Cela vient de ce que tu n'as que vingt-cinq ans, et que nous en avons quarante... et quelques.

JEAN, vivement.***

Oui, précisément, c'est cela, tu n'as que vingt-cinq ans... je l'avais oublié d'abord... c'est bien jeune pour se marier !

ALPHONSE.

Mais...

JEAN.

Est-ce qu'à ton âge on peut comprendre les devoirs de père, d'époux ?

PIERRE, bas à Jean,

Ce n'est pas toi qui les lui apprendras.

JEAN.

Non, vois-tu, il ne faut pas se marier avant trente ans.

PIERRE, avec intention,

Il y en a même qui ne sont pas mariés après quarante.

* Rose, Pierre, Alphonse, Jean.

** Rose, Alphonse, Pierre, Jean.

*** Rose, Alphonse, Jean, Pierre.

ALPHONSE.

Oui, ceux qui se plaisent dans le désordre, comme je vois quelques-uns de mes anciens camarades qui pensent qu'avant de se marier, on peut dissiper et gâter son cœur dans de frivoles amours.

PIERRE, *à part.*

Il va bien, très-bien!

ALPHONSE.

Et qui ensuite abusent, en se mariant, une pauvre jeune fille qui se croit recherchée comme une compagne de bonheur, et qui ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle n'a été considérée que comme une position, une exploitation, une caisse!

PIERRE, *à part.*

C'est mon élève; je les fais bons!

ALPHONSE.

Ce ne sont pas là mes principes (*Se tournant vers Pierre.*), ni les vôtres, mon parrain?

PIERRE, *vivement.*

Non pas, je m'en vante, j'en professe de tout opposés!

JEAN.

Mais, je ne te dis pas de...

ALPHONSE.

Il faut donc, mon père, que je passe, que j'use les plus belles, les plus riantes années de ma vie, à combattre des sentiments naturels, au lieu de leur donner une satisfaction légitime et sainte?

JEAN.

Je ne te dis pas non plus de...

ALPHONSE.

Que devenir alors? Proposer à une femme, que je n'aime pas assez pour lui faire porter mon nom, de partager, durant ma vie, mon foyer et ma fortune? Non, mon père; l'homme qui fait cela transgresse la loi sociale et se dégrade; et la femme qui consent à un pareil commerce descend de sa beauté morale et ne mérite que le mépris!

JEAN.

Alphonse!

ROSE, *défaillante.*

Mon fils!

ALPHONSE, *courant à elle.*

Ah! mon Dieu, ma mère, qu'avez-vous donc?

PIERRE, *vivement.**

Elle a, elle a... c'est de voir que ton père et toi vous n'êtes pas d'accord, que vous vous disputez.

ALPHONSE.

Oui, c'est vrai, j'ai eu tort de m'emporter... j'aurais dû... Excusez-moi, mon père..., ma bonne mère, pardonnez-moi... (*A Pierre.*) Et vous aussi, mon ami.

* Rose, Pierre, Alphonse, Jean.

PIERRE, *à part.*

Oh ! moi, c'est fait.

ALPHONSE, *d'un ton calme.*

Enfin, mon père, voyons, raisonnons avec calme, sans éclat : quel âge avez-vous ?

JEAN.

Cinquante ans.

ALPHONSE, *comme prenant son père en défaut.*

Moi, j'en ai vingt-cinq... Vous étiez aussi jeune que moi, quand vous vous êtes marié.

JEAN, *très-embarrassé.*

Oh ! mais c'est différent, moi, je... je...

PIERRE, *à part.*

Toi, tu ne sais que dire.

ALPHONSE, *à Pierre.*

Et vous aussi, mon ami, vous vous êtes marié...

PIERRE, *avec intention.*

Moi ! complètement.

ALPHONSE.

A mon âge ?

PIERRE.

Oui.

ALPHONSE.

Et votre femme n'a pas été malheureuse.

PIERRE, *flegmatique.*

Du moins elle n'a jamais porté plainte au commissaire de police.

ALPHONSE, *avec humeur.*

Eh bien, si on me refuse, si on est cruel, si on est impitoyable !...

PIERRE.

Allons, vas-tu recommencer tes éruptions volcaniques ? tu ne veux pas patienter ?

ALPHONSE.

C'est que, je vais vous dire : en quittant, hier, celle que j'aime, j'ai promis de lui porter la réponse et en partant aujourd'hui, à midi.

JEAN.

Comment, tu veux...

ALPHONSE, *ardemment.*

Oui, ma présence lui fera plus de plaisir qu'une lettre, et puis j'arriverai plutôt.

PIERRE, *à Rose et à Jean.*

Ce n'est pas un enfant que vous avez là ; c'est une pièce d'artifice... c'est une fusée volante.

LE DOMESTIQUE.

Plusieurs des amis de Monsieur arrivent au salon.

ROSE.

Alphonse, tu vas, avec ton parrain, les recevoir, les faire attendre ; moi j'ai à parler à ton père.

ALPHONSE.

J'y vais, et je compte au moins...

PIERRE.

Oui, compte, compte ! Mais marche ; allons faire la réception.

ENSEMBLE.

AIR : *Fin de Croque-Poûle.*

PIERRE.

Que la confiance
 Renaisse au fond de votre cœur ;
 J'en ai l'espérance :
 Ce jour est un jour de bonheur.

ALPHONSE.

Oui, j'ai confiance,
 La joie a ranimé mon cœur,
 J'en ai l'espérance :
 Ce jour est un jour de bonheur.

ROSE.

Que la confiance
 Vienne fortifier mon cœur !
 J'en ai l'espérance ;
 Ce jour est un jour de bonheur.

JEAN, *à part.*

Et moi qui, d'avance,
 Comptais sur un peu de bonheur,
 Je n'ai pas de chance :
 Le jour de ma fête, j'ai peur.

SCÈNE VII.

JEAN, ROSE.*

JEAN *va s'asseoir.*

Moi qui étais si heureux, si tranquille !

ROSE, *résolument et avec conviction, toute la scène.*

Oh ! il ne s'agit maintenant ni de toi ni de moi ; il s'agit d'Alphonse, de mon fils ! que vas-tu faire ?

JEAN, *embarrassé, agité.*

Moi ?.. je vais... est-ce que je sais ?

ROSE.

Tu hésites ! tu peux mettre quoi que ce soit en balance avec le bonheur de notre fils !

JEAN,

Qu'il se marie, je ne m'oppose pas à son mariage.

* Jean, Rose.

ROSE.

Mais il ne peut le faire sans un contrat qui atteste le nôtre aux yeux d'une famille qui a de la délicatesse et des principes.

JEAN.

C'est plus fort que moi, ça m'est impossible.

ROSE.

Impossible !

JEAN.

Cette idée d'une cérémonie me trouble, me donne la fièvre... Et puis, je n'ai pas de préjugés, moi; j'ai mon opinion, et je ne vois pas pourquoi je céderais à celle des autres.

ROSE.

Mais c'est l'opinion des honnêtes gens !

JEAN.

Oh!.. je vois beaucoup de coquins mariés, presque tous.

ROSE.

Ainsi tu refuses ?

JEAN.

Jé te l'ai dit: c'est] plus] fort que moi: ça m'est impossible. *

ROSE, *résolument.*

Eh bien, alors, Monsieur, il faut nous séparer.

JEAN, *alarmé.*

Nous séparer !

ROSE.

Je me retirerai avec mon fils.

JEAN.

M'enlever Alphonse !

ROSE.

Il me suivra, j'en suis sûre.

JEAN.

Mais je suis son père, après tout !

ROSE.

Non, vous ne l'êtes pas.

JEAN.

Je ne suis pas...

ROSE.

La loi des hommes ne connaît pas votre fils, vous ne l'avez pas voulu; mais la loi de l'amour, d'un amour de préférence, me le livre à moi, rien qu'à moi.

JEAN.

Quoi ! Alphonse serait capable...

ROSE, *avec angoisse.*

Je lui dirai tout, il le faudra bien, au risque d'en mourir de honte ! mais il a le cœur droit; il saura de quel côté est la justice... et puis, je ne rougirai pas de manger son pain, le pain de mon fils, tandis que je rougis de manger le vôtre !

* Rose, Jean.

JEAN.

Le mien ?

ROSE, avec amertume.

Oui, je ne vous l'ai jamais dit ; mais il y a là, dans mon cœur, depuis plus de vingt ans, une blessure que je croyais cicatrisée et que cette circonstance vient de rouvrir.

JEAN.

Il me semble cependant que j'ai fait tout pour toi.

ROSE.

Oui, tout, excepté de m'estimer, de m'honorer, de me donner votre nom.

JEAN.

Mon nom ? mais tu le portes.

ROSE, vigoureusement.

Je le vole !

JEAN, suppliant.

Rose !

ROSE, amèrement.

Oui, Rose ! appelez-moi Rose ! c'est mon nom, je n'en ai pas d'autre, comme mon fils n'a pas d'autre nom que celui d'Alphonse. Eh bien ! Rose et Alphonse quitteront la maison de M. Durand !

JEAN.

Et tu crois pouvoir te passer de l'opulence au milieu de laquelle tu as vécu jusqu'ici ?

ROSE.

Je m'en passerai, je m'en délivrerai, car elle est un déshonneur pour moi.

JEAN.

Un déshonneur !

ROSE, avec un découragement violent.

Oui, cette toilette brillante, ces riches dentelles, ces précieux bijoux, ils me pèsent, ils m'avilissent ; car ce n'est pas votre femme qui les porte, Monsieur, c'est votre maîtresse !... (Elle est sur le point de se trouver mal.)

JEAN, courant à elle et la faisant asseoir.

Rose ! ma bonne Rose, ne te fais pas de mal !

ROSE, désolée.

Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi !

JEAN, très-ému.

Mais, mon Dieu ! pourquoi attacher tant d'importance à un nom ?

ROSE, se levant.

Pourquoi ?

JEAN.

Oui.

ROSE.

Parce que, si je ne puis prouver que votre nom est le mien, le mariage d'Alphonse est manqué, et, si cela arrive, mon fils en mourra et je ne lui survivrai pas !

JEAN, hors de lui.

Mourir ! mon fils et puis... (*Avec éclat.*) Oh ! alors il n'y a pas de peur qui tienne ! (*Ouvrant ses bras.*) Rose, ma vieille, ma femme, madame Durand, embrasse-moi ! (*Ils s'embrassent avec transport.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PIERRE.*

PIERRE.

Dans les bras l'un de l'autre et les yeux pleins de larmes ! ça n'a pas besoin d'explication, je comprends.

JEAN.

Oui, mon ami, mon parti est pris : j'épouse... ma femme !

PIERRE.

Bravo ! bravo !

ROSE, qui s'est rembrunie.

Mais il y a une chose qui empoisonne mon bonheur.

PIERRE.

Quoi donc ?

ROSE.

Quand mon fils saura... quand il faudra lui apprendre que depuis vingt-cinq ans... lui qui me respecte... et qui vient de dire, vous l'avez entendu, qu'une femme dans ma position ne mérite que le mépr... je ne supporte pas cette pensée.

JEAN.

Elle a raison.

ROSE.

Je n'oserai plus regarder mon fils.

JEAN.

Je n'oserai plus, devant lui, conserver ma dignité de père.

ROSE, à Pierre.

Mon ami, est-ce que vous ne pourriez pas trouver quelque moyen pour que mon fils ignore...

PIERRE.

Hé ! hé ! hé !

ROSE.

Vous qui êtes si bon !

JEAN.

Toi qui as tant d'esprit !

PIERRE.

C'est ça, tu me fais la cour à présent ; tu...

JEAN.

Oh ! cherche...

PIERRE.

Je ne vois pas...

* Rose, Pierre, Jean.

ROSE.

Voici Alphonse.

PIERRE.

Parbleu ! il ne tient pas en place ! quel salpêtre d'enfant ! (*Il rêve.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALPHONSE. *

ALPHONSE, *impatient.*

Eh bien ! qu'avez-vous décidé relativement...

ROSE, *avec embarras.*

Notre ami te dira...

JEAN, *de même.*

Monsieur le maire t'expliquera...

PIERRE, *à part.*

C'est ça, ils me mettent tout sur le dos.

ALPHONSE, *à Pierre.*

Eh bien, mon parrain ?

PIERRE, *témoignant qu'il a trouvé un expédient.*

Eh bien ! nous approuvons tous ce mariage.

ALPHONSE, *enchanté.*

Je puis donc partir ?

PIERRE.

Oui.

ALPHONSE.

Oh ! que je suis heureux ! (*Il embrasse.*) oh ! mon père ! (*De même.*) oh ! ma mère ! (*De même.*) oh ! mon parrain !

PIERRE.

Tu chiffonnes mon habit... heureusement que je ne vais pas chez le roi ; j'en sors.

ALPHONSE, *sa montre à la main.*

A revoir, mon père ; à revoir, ma mère ; à revoir, mon parrain. Dès demain je suis de retour.

PIERRE.

Un instant ! le Juif-Errant n'allait pas de ce train-là.

ALPHONSE.

C'est que l'heure ayance. Elle m'attend, il faut que je parte d'ici, au plus tard...

PIERRE.

Tu partiras.

ALPHONSE.

Dans dix minutes.

PIERRE, *impatié.*

Je ne t'en demande que cinq !

ALPHONSE, *l'embrassant.*

Oh ! mon ami !

* Pierre, Alphonse, Rose, Jean.

PIERRE.

Voyons, tu m'as assez chiffonné, et si je n'ai pas à revoir le roi, j'ai à revoir ma femme... elle croira que je me suis battu avec un de mes administrés.

ALPHONSE, *faisant un mouvement.*

Oh ! c'est que...

PIERRE.

Veux-tu rester tranquille, veux-tu m'écouter ? Ah ! que tu es bien le fils de ton père, va, une race d'interrupteurs !

ALPHONSE.

Voyons, voyons, je vous écoute.

PIERRE.

Tu ne reviendras pas ici ; tu resteras à Rouen, près de ta future. Ah ! je t'en accorde plus que tu n'en demandais, plains-toi si tu l'oses.

ALPHONSE.

Oh ! non, au contraire, je suis loin de...

PIERRE, *avec éclat.*

Tais-toi, tu m'interromps !.. Oh Dieu ! que tu seras insupportable, quand tu seras député ! Ton père et ta mère vont partir pour... pour Perpignan.

ROSE et JEAN, *étonnés.*

Pour... Perp...

PIERRE, *faisant signe à Jean et à Rose.*

Oui, puisque c'est décidé.

ROSE et JEAN.

Oui, oui.

ALPHONSE,

Et pourquoi ?

PIERRE.

Pour faire rentrer des fonds considérables et voir d'anciens amis.

ALPHONSE.

Et dans une quinzaine je vous attends à Rouen.

PIERRE.

Ils ne seront pas de retour avant un mois.

ALPHONSE.

Si longtemps que ça !

JEAN.

Songe, mon ami, que c'est bien loin Montauban... Perpignan !

ALPHONSE.

Est-ce que vous ne pourriez pas revenir dans vingt-cinq jours ?

PIERRE.

Si tu ajoutes un mot, nous en prenons cinquante !

ALPHONSE, *vivement.*

Non... non... j'entre dans ma chambre et je pars.

ENSEMBLE.

AIR : *Croque-Poule*, p. 16.

ALPHONSE.

Moment radieux !
 Jour de conquête
 Et de fête !
 Mais pour être heureux,
 Je vous attends tous les deux.

PIERRE, JEAN, ROSE.

Moment radieux !
 Jour de conquête
 Et de fête !
 L'ami, l'amoureux
 Et les époux sont heureux.

REPRISE.

SCÈNE X.

ROSE, PIERRE, JEAN. *

ROSE, *se jetant dans les bras de Pierre.*

Ah ! mon ami !

JEAN, *de même.*

Mon cher ami !

PIERRE, *se défripant.*

Décidément, j'aurai l'air de sortir d'une bagarre.

JEAN.

Dès aujourd'hui, je cède ma maison, et dans un mois, nous
 allons vivre près de mon fils.

PIERRE.

Moi, pendant ce temps, je prendrai les dispositions néces-
 saires, et, quand tout sera prêt, votre mariage sera l'affaire
 d'une heure et de quatre témoins.

JEAN.

Dans l'endroit le plus retiré de la mairie, n'est-ce pas ?
 dans un petit cabinet, dans quelque chose de très...

PIERRE, *railleur.*

Dans une armoire, si tu veux.

JEAN.

Et puis, tu auras soin, n'est-ce pas, que l'affiche soit dans
 un lieu obscur, tu la mettras dans un coin, dans...

PIERRE, *railleur.*

Je la mettrai dans ta poche...

JEAN.

Si ça se pouvait!...

* Jean, Pierre, Rose.

PIERRE.

Maintenant reste une chose à faire : tes amis vont venir, il faut leur annoncer ton départ pour (*Souriant.*) Perpignan et les renvoyer sans déjeuner.

JEAN.

Ça me va.

PIERRE.

Et d'abord commence par chasser Renard.

JEAN, *étonné.*

Comment ?

PIERRE.

Il est indiscret; ton fils pourrait, plus tard, savoir par lui...

ROSE.

Oh ! alors !...

JEAN.

Cependant il faudrait avoir à lui dire un motif.

PIERRE.

Tu en as un.

JEAN.

Lequel ?

PIERRE.

Lequel ?

JEAN.

Oui.

PIERRE, *brusquement.*

Il est amoureux de ta femme.

JEAN.

Eh ! (*Les amis entrent.*)

AIR : *Vive la finesse.* (Mousquetaires de la Reine, 2^e acte.)

ROSE, PIERRE, JEAN.

O ciel ! quelle audace !

Oui, c'est une

Sous feinte grimace

Un ami l'enlace

m'enlace

Et m'abuse indignement.

Et l'abuse

Mais je dois l'attendre :

tu dois

Je veux le surprendre.

Il faut

Evitons l'esclandre.

Evite

Qu'il parte à l'instant.

REPRISE.

LE CHOEUR.

ANDRÉ.

Enfin le temps passe,
 La faim nous pourchasse
 Et chacun se lasse.
 De déjeuner il est temps.
 Une amitié tendre
 Ne peut plus attendre ;
 Tu vas venir prendre
 Ces fleurs du printemps.

(*La musique continue pianissimo pendant toute la scène suivante.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, RENARD, AMIS, portant des bouquets.*

RENARD, se frottant les mains.

Ah ! il me tarde qu'on déjeune, je meurs de faim.

JEAN, au fond, près de ses amis avec Rose.

Mes amis, je suis enchanté de vous voir et désolé de ne pas vous garder à déjeuner.

TOUS, murmurant.

Ah ! ah !

ROSE

Oui, une affaire imprévue... nous partons pour Frontignan... pour Perpignan.

JEAN.

Mais avant, je veux recevoir vos bouquets et vous embrasser, quoique je sache que plusieurs, parmi vous, se sont permis d'en conter à Rose.

(*Presque tous sont embarrassés et se grattent l'oreille. Jean embrasse successivement et Rose prend les bouquets.*)

RENARD, à Pierre, sur le devant de la scène.

Il y aura toujours à déjeuner pour les amis intimes, toi et moi, n'est-ce pas ?

PIERRE, bas.

Non, je crois que tu iras déjeuner ailleurs.

JEAN, à un ami.

Benoît, je te cède ma maison, tu peux entrer demain.

RENARD, à Jean arrivé à lui, bas.

Dis-donc, je déjeune, moi !

RENARD, le poing sous le nez de Renard, bas.

Je te chasse, ne remets jamais les pieds dans ma maison !

RENARD, bas à Pierre vers lequel il revient.

Comment ! de vieux amis !

* Pierre, André, Jean, Rose.

PIERRE, *bas.*

Tu n'es qu'un vieux coquin ! tu fais la cour à sa femme !

ENSEMBLE

Pendant lequel Alphonse est sorti de sa chambre en habit de voyage et précédé d'un domestique portant une valise. Il fait ses adieux à son père, à sa mère et à son parrain.

AIR :

Dieu ! comme c'est malhonnête
Ils trouvent fort
De renvoyer sans banquet
Des gens qui, pour notre fête,
votre
Ont fait les frais d'un bouquet !

REPRISE.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

PIERRE DESBUISSONS, curé (grands cheveux blancs), 70 ans.	MM. FÉLIX.
JEAN DURAND, riche rentier, (porte perruque), 70 ans.	AMBROISE.
ANDRÉ RENARD, sous le nom de M. de Château-noir, propriétaire du château de ce nom ; il est chauve, 70 ans.	LÉONCE.
OSCAR DE BEAUPRÉ, neveu de la chanoinesse, 25 ans.	BASTIEN.
LE BARON, frère de la chanoinesse.	CONSTANT.
BIDOIS, bedeau.	DESPLACES.
ROSE DURAND, femme de Jean Durand, 60 ans.	M ^{me} PAUL ERNEST.
ALPHONSINE, petite-fille de Jean et de Rose Durand, 16 ans.	CLORINDE.
LA CHANOINESSE DE BEAUPRÉ.	DELILLE.
ENFANTS DE CHŒUR.	
INVITÉS.	

La scène représente le joli jardin du curé. — On voit au fond, à gauche, l'église et le clocher. — Le presbytère est à droite. (1835.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BIDOIS, *costume de bedeau de village*, UN GRAND ENFANT et QUATRE PETITS ENFANTS DE CHŒUR, *en habit de paysans endimanchés et*

*avec calottes rouges. Ils ratissent les allées, arrangent des pots de fleurs, essuient les bancs et les sièges. Deux chaises de jardin à droite, une à gauche; un enfant, au fond, cueille des prunes. **

CHOEUR.

AIR : *Alleluia.*

Ah! mes amis, quels beaux galas!
 Quelque chos' nous en reviendra :
 Du pain, du vin, des cervelas,
 Et cœtera.

BIDOIS.

Allons, courage, mes petits! il faut que tout soit bien propre.
 M. le curé reçoit aujourd'hui du beau monde.

LE GRAND ENFANT.

Dites donc, père Bidois, nous n'aurons jamais vu de mariage si fameux.

BIDOIS.

Je crois bien. La jeune fille a cinq cent mille francs et le jeune homme autant. En voilà deux qui peuvent, tous les jours, manger des côtelettes.

CHARDONNERET, *cueillant des prunes.*

Et de veau encore!

BIDOIS *va prendre Chardonneret par l'oreille.*

Dis donc, Chardonneret, si tu voulais ne pas croquer les prunes de M. le curé!

CHARDONNERET, *offrant des prunes dans sa calotte.*

Il nous a permis de croquer.

BIDOIS, *mangeant des prunes.*

C'est égal, il ne faut pas abuser de sa bonté, il est trop bon.

FAUVETTE, *mangeant.*

Oh! c'est très-bon.

BIDOIS, *à Fauvette, lui prenant une prune.*

Fauvette, tu manges trop vite.

LE GRAND ENFANT.

Oh! c'est excellent!

BIDOIS, *désignant le presbytère.*

Oui, un homme excellent, tout le portrait de son oncle, l'ancien curé. Et puis, il connaît le monde, celui-là! il a été militaire; il a été maire; il a été marié, il sait bien des choses.

MIRLITON, *se disputant avec Chanterelle.*

C'est à moi!

CHANTERELLE.

Non, c'est à moi! (*Mirliton gourme Chanterelle.*)

* Deux enfants, Bidois, deux enfants.

BIDOIS.

Ah! ça, voyons, Mirliton, veux-tu bien ne pas taquiner Chanterelle! (*Tous les six, y compris Bidois, se disputent les prunes, en criant.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, PIERRE. *

PIERRE, portant le ruban rouge à sa redingotte et s'arrêtant sur le seuil du presbytère.

Eh bien, eh bien! on se bat ici pour des prunes, comme si c'était le fruit défendu? puisque je vous les donne.

BIDOIS.

C'est les petits qui...

CHARDONNERET.

C'est les grands, monsieur le curé.

PIERRE, tapotant les petits enfants sur la joue.

Je crois que c'est tout le monde. Il n'est encore venu personne?

BIDOIS.

Non, monsieur le curé; mais j'aperçois M. de Châteaunoir. (*Il désigne le fond à droite.*)

PIERRE.

Eh bien, allez et ne vous disputez pas.

BIDOIS.

Non, monsieur le curé. (*Bas à Chardonneret.*) Tu auras une fameuse danse à la sacristie, toi!

ENSEMBLE. — REPRISE DU CHOEUR (*plus rapidement*).(*Plus rapidement.*)

SCÈNE III.

ANDRÉ, PIERRE. **

ANDRÉ.

Bonjour, monsieur le curé.

PIERRE.

Bonjour, monsieur le marguillier... monsieur de Châteaunoir. (*Il rit.*)

ANDRÉ.

Pourquoi ris-tu? c'est le nom de ma terre: Châteaunoir.

PIERRE, moqueur.

Tu ferais mieux de t'appeler monsieur de la bande noire, ça serait plus vrai, vieux tartuffe.

ANDRÉ.

Pourquoi m'appelles-tu tartuffe?

* Les enfants, Bidois, Pierre.

** Pierre, André.

PIERRE.

Parce que tu ne t'es fait nommer marguillier de mon église, tu n'assistes aux offices et tu n'offres le pain béni que pour surprendre, par ta fausse piété, la considération d'une noble famille, espérant secrètement, mais en vain, y faire entrer ta nièce en la mariant au jeune Oscar de Beaupré.

ANDRÉ, *décontenancé.*

Comment, tu crois que j'aurais désiré...

PIERRE.

Je me suis laissé prendre d'abord, moi, à ta tartufferie. Aussi je t'ai réconcilié avec Jean Durand, si bien que vous êtes meilleurs amis que jamais.

ANDRÉ, *à part.*

Il est si bête, ce pauvre Jean, je le mène par le nez.

PIERRE.

Je me disais : Voilà le retour de la brebis égarée... pas du tout, c'était toujours un vieux Renard, un hypocrite, exploitant jusqu'au bon Dieu, sans y croire !

ANDRÉ.

Ce sont des balivernes que tes croyances, comme tout ce que tu dis à ces nigauds de paysans : l'immortalité de l'âme, la vie future.

PIERRE.

Veux-tu que je te dise pourquoi tu ne crois pas à la vie future, vieux coquin ?

ANDRÉ.

Parce que...

PIERRE.

Parce que tu aurais à rendre compte de ce que tu as fait dans la vie présente, et il y en a long, vieil Arabe.

ANDRÉ, *avec dédain.*

Tout ça c'est de la métaphysique.

PIERRE.

Oui, et tu aimes mieux la physique, toi, la physique de la truffe, du champagne et de ce qui s'en suit : ça t'a mis dans un bel état. (*Il le désigne.*)

ANDRÉ.

Oui, mais en attendant, je me suis amusé.

PIERRE.

Abusé !

ANDRÉ.

Et toi, tu as mené une vie de privations.

PIERRE.

Volontaires.

ANDRÉ.

Tu es riche et ta table fait pitié !

PIERRE.

Mais il y a quelque chose de plus sur celle du pauvre.

ANDRÉ.

Ton lit est absurde : un matelas sur une planche.

PIERRE.

Celui des malheureux en est moins dur.

ANDRÉ.

Pendant l'hiver, il ne fait pas chaud dans ta maison.

PIERRE

Oui, mais il fait moins froid dans les chaumières.

ANDRÉ.

Et tu appelles ça vivre ?

PIERRE.

Tu vois que ça ne m'a pas trop détérioré... ça ne m'empêche pas d'avoir tous mes cheveux.

ANDRÉ.

Oui, mais ils sont blancs.

PIERRE, désignant la tête chauve d'André.

Les tiens n'ont pas cet inconvénient. J'ai toutes mes dents et blanches aussi... (Il les montre.) Les tiennes n'ont pas cet inconvénient non plus... quand je dis les tiennes, j'ai tort; tes dents ne sont pas à toi, pas plus que les autres choses que tu possèdes, et lorsque je te vois à table, je me dis: Voilà un homme qui mange le bien des autres avec les dents d'autrui.

SCÈNE IV.

JEAN DURAND, ROSE, OSCAR, ALPHONSINE, LA CHANOINESSE, LE BARON, PIERRE, ANDRÉ, INVITÉS, HOMMES ET FEMMES.

CHOEUR.

AIR : *Indiana*. (Fin.)

Quel joli mariage !

Le ciel le bénira.

Vive le mariage !

Le vrai bonheur est là.

Oui, que tout le village

Répète ce cri-là :

Le bonheur, le voilà !

Il est là !

LE BARON, à Jean.

Eh bien, mon cher Durand ?

JEAN.

Monsieur le baron, tout sera bientôt prêt à la mairie; on viendra nous prévenir.

ALPHONSINE, en costume de mariée, ayant à la main un bouquet de roses blanches, et à la ceinture un bouquet de fleurs d'oranger.

Vous avez bien tardé, grand-père.

* Le baron, Jean, André, Pierre, Rose, Alphonsine, la chanoinesse, Oscar.

ROSE.

C'est qu'il a été retenu dans le village, tout le monde lui fait compliment sur l'honneur que reçoit notre famille.

LE BARON.

Ma chère madame Durand, si vous croyez devoir du retour à quelqu'un, c'est à ma sœur la chanoinesse. (*Il désigne la chanoinesse.*) C'est elle qui, ravie des grâces angéliques de votre petite-fille, nous a tous entraînés.

OSCAR.

Pardon, mon oncle ; j'étais entraîné avant tout le monde, et c'est moi qui ai entraîné ma tante.

LA CHANOINESSE, *qui depuis le commencement de la scène n'a pas cessé de caresser Alphonsine.*

Tu crois cela, Oscar ? c'est une erreur. J'avais remarqué, avant toi, non pas l'élégance de sa taille, la douceur de ses yeux, la fraîcheur de son teint, ça te regarde ; mais cette fleur de modestie et de piété, cette charité touchante qui, à son âge, l'a fait surnommer la petite mère des pauvres et des malheureux.

ROSE.

Merci, madame la chanoinesse, merci pour ma petite-fille.

BIDOIS, *arrivant.*

Pardon, excuse à tout le monde et à la compagnie aussi. Monsieur le maire fait demander si tous les témoins sont arrivés.

PIERRE.

Il en manque encore deux. (*Le baron, Jean, Alphonsine, Rose et Oscar remontent, Bidois sort.*)

JEAN.

C'est extraordinaire que ce retard !

PIERRE, *regardant André à part.*

Il y a du Renard là-dessous.

ANDRÉ, *bas à Pierre.*

Voyons, qu'est-ce que tu as à me regarder ? est-ce qu'il y a quelque chose de changé en moi ?

PIERRE, *bas.*

Non... malheureusement.

ROSE.

Je suis d'avis que les dames aillent se reposer au presbytère, tandis que ces messieurs enverront des exprès aux campagnes des deux témoins.

PIERRE.

Moi, je vais faire mes dispositions à l'église, et, dans une heure, tout sera terminé ; tout le monde sera content. (*Bas à André.*) Toi surtout, à cause de ta nièce !

ANDRÉ, *témoignant qu'il vient d'être frappé d'une idée, à part.*

Nous verrons bien. (*Haut.*) Madame la chanoinesse, j'ai l'honneur...

LA CHANOINÈSSE.

Vous avez l'air fatigué, respectable monsieur de Châteaunoir
Qu'est-ce que vous avez donc ?

ANDRÉ.

Rien.

PIERRE, à la chanoinesse, moqueur.

La suite de ses grandes expériences en physique.

LA CHANOINÈSSE.

Ah ! monsieur de Châteaunoir est donc ?...

PIERRE.

Un physicien de première force ; mais dépêchons-nous !

ENSEMBLE. — REPRISE DU CHOEUR.

(Les dames entrent au presbytère, à droite. Les hommes sortent par
la gauche, au fond.)

SCÈNE V.

LA CHANOINÈSSE, ANDRÉ. *

ANDRÉ, à part.

L'idée est excellente, et en alarmant les scrupules de la
dévote, tout espoir n'est pas perdu pour ma nièce.

LA CHANOINÈSSE.

Ce mariage ne peut manquer d'être heureux, le père et la
mère d'Alphonsine étaient très-distingués et les grands parents
sont des braves gens, d'une tenue édifiante aux offices. C'est
surtout ce qui m'a déterminée. Car la piété des grands parents
est une bénédiction pour les petits enfants.

ANDRÉ, très-hypocrite.

C'est vrai, madame la chanoinesse... Malheureusement ;
mais cela ne me regarde pas, c'est leur affaire.

LA CHANOINÈSSE.

Que voulez-vous dire ?

ANDRÉ.

Rien, rien... et cependant si la discrétion me conseille de
me taire, la religion m'ordonne de parler !

LA CHANOINÈSSE.

Expliquez-vous.

ANDRÉ.

Et puis dans l'intérêt de leur salut...

LA CHANOINÈSSE.

Mais parlez, parlez donc !

ANDRÉ.

Puis-je compter sur le secret, au moins ?

LA CHANOINÈSSE.

Je le promets.

* La chanoinesse, André.

ANDRÉ, *avec un grand mystère.*

Apprenez donc, madame la chanoinesse, que grand-papa et grand'maman Durand...

LA CHANOINESSE.

Eh ien?

ANDRÉ.

Ne sont pas mariés !...

LA CHANOINESSE.

Pas mariés !

ANDRÉ.

A l'église !

LA CHANOINESSE.

Mais c'est là le plus important.

ANDRÉ.

Et je ne vous le cache pas, je crains que cela ne porte malheur à l'union de votre neveu avec Alphonsine.

LA CHANOINESSE, *désolée.*

Que m'apprenez-vous là ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

ANDRÉ.

C'est précisément ce que j'ai dit : Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

LA CHANOINESSE.

Mais, grâce au ciel, rien n'est terminé encore. Deux témoins ont manqué d'exactitude, c'est un coup de la Providence.

ANDRÉ, *à part.*

C'est un coup de Renard ! (*Haut.*) Et je compte, madame la chanoinesse, sur votre discrétion !

LA CHANOINESSE.

Soyez tranquille.

ANDRÉ, *hypocrite.*

Je tiens à faire le bien en me cachant. C'est toujours comme ça que je l'ai fait.

ENSEMBLE.

AIR : *Mansarde*, p. 11.

Gardez bien le silence,
Comptez sur mon

Car mon unique but,
Car votre

C'est leur salut.

Ayez de la prudence,
J'aurai

Et ne me nommez pas,
En ne vous nommant

Crainte d'éclats,
Non, point d'éclats.

(*André sort par le fond, à droite.*)

SCÈNE VI.

LA CHANOINESSE, puis PIERRE. *

LA CHANOINESSE, seule.

Les choses sont bien avancées sans doute ; mais enfin tout peut se réparer.

PIERRE, sans voir la chanoinesse, marmottant un air.

Poun, poun, poun, poun, poun, poun, poun, poun, poun...

LA CHANOINESSE.

Ah ! monsieur le curé !

PIERRE.

Madame la chanoinesse ?

LA CHANOINESSE.

Les deux témoins sont-ils arrivés ?

PIERRE.

Pas encore. Ce retard est fâcheux, mais enfin...

LA CHANOINESSE.

Il est providentiel.

PIERRE.

Comment cela ?

LA CHANOINESSE.

Il faut ajourner le mariage de mon petit-neveu.

PIERRE, surpris.

Eh ?

LA CHANOINESSE.

Vous ne savez pas ?

PIERRE.

Quoi ?

LA CHANOINESSE.

M. et Mme Jean Durand...

PIERRE.

Eh bien ?

LA CHANOINESSE.

Ne sont pas mariés à l'église !!!

PIERRE, à part.

Si elle croit me l'apprendre !

LA CHANOINESSE.

Et nous lisons dans les saints livres que les fautes des parents, quand elles ne sont pas réparées, retombent sur les enfants jusqu'à la quatrième génération !

PIERRE.

Il est vrai ; mais je suis d'avis de passer outre.

LA CHANOINESSE.

Non, non. Vous avez trop de tolérance, monsieur le curé ; il faut que le mariage religieux de M. Jean Durand soit célébré avant celui de mon neveu.

PIERRE, souriant, à part.

Pauvre Jean ! quelle tuile ! (Haut.) Comment ! quand la céré-

* Pierre, la chanoinesse.

monie est prête... quand les témoins vont arriver, vous voulez...

LA CHANOINESSE, *vivement*.

Tout suspendre.

PIERRE.

Songez...

LA CHANOINESSE.

Tout arrêter !

PIERRE, *à part*.

De la vigueur, ou nous n'en finirons pas !

LA CHANOINESSE, *désignant le presbytère, à droite*.

Et je vais là, sans m'expliquer autrement, dire à Mme Durand...

PIERRE.

Mais voyez donc quel scandale vous allez causer !

LA CHANOINESSE, *s'acheminant*.

Les intérêts de la religion avant tout.

PIERRE, *vivement*.

Eh bien ! je vous en fais un cas de conscience !

LA CHANOINESSE, *effrayée, s'arrêtant tout court*.

Ciel !

PIERRE.

Vous m'avez cité les saints livres ; mais je dois en savoir apparemment plus que vous là-dessus : « Malheur à la personne » qui cause du scandale ! Il vaudrait mieux pour elle qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on la jetât dans » la rivière ! »

LA CHANOINESSE, *effrayée*.

Ah ! mon Dieu !

PIERRE, *à part*.

Attrape !

LA CHANOINESSE.

Dans aucun cas, je ne veux...

PIERRE.

Laissez-moi faire... ne dites rien encore. Je verrai grand-papa Durand... et tenez, précisément, je l'entends. il chante. (*A part*.) Il ne se doute pas de ce qui lui pend à l'oreille. (*Haut*.) J'exigerai sa parole de régulariser sa position le plus tôt possible.

LA CHANOINESSE.

Et s'il refuse ?

PIERRE.

Alors vous ferez ce que vous voudrez.

LA CHANOINESSE.

Je vais là attendre sa réponse. Qu'il se décide, ou tout est rompu.

PIERRE.

C'est bien !

LA CHANOINESSE.

AIR : *Bal du grand monde*.

Dans cette grave circonstance,
Mon cher abbé, veuillez songer

Que, devant Dieu, la tolérance
Renferme le plus grand danger.

PIERRE, *moqueur.*

Et vous, ne soyez pas sévère,
Et pour ménager le prochain,
Souvenez-vous de la rivière...
Et de la meule de moulin.

ENSEMBLE.

Dans cette grave circonstance,
Mon cher abbé, veuillez songer
Chère dame,

Que devant Dieu la tolérance
l'intolérance
Renferme le plus grand danger.

(Pierre donne la main à la chanoinesse qui va rejoindre les dames à droite. Jean paraît à gauche.)

SCÈNE VII.

JEAN, PIERRE. *

JEAN, *entre en chantant l'air de la Parisienne.*

Pon, pon, pon, pon, pon, pon, pon, pon, pon, pon, pon,
pon, etc.

PIERRE, *à part.*

Oh ! chante ! chante ! tu vas déchanter.

JEAN, *très-épanoui.*

Ah ! te voilà ? Enfin, avant une heure, cette chère Alphon-
sine, ma petite-fille, sera la femme du noble Oscar de Beaupré !
Je suis heureux, transporté, enivré ! .. J'en ferai une ma-
ladie !

PIERRE.

Calme-toi ! calme-toi !

JEAN, *oppressé de joie.*

Et je voudrais qu'il m'arrivât quelque accident pour tempérer
cette joie dangereuse.

PIERRE, *flegmatique.*

Eh bien ! mon ami, tes vœux sont exaucés.

JEAN, *brusquement, sérieux.*

Eh ?

PIERRE.

Oui.

JEAN.

Quoi ?

PIERRE.

L'accident demandé est arrivé.

* Jean, Pierre.

JEAN, *vivement.*

Ce n'est pas grave, au moins ?

PIERRE.

Hé ! hé !...

JEAN.

Ah ! mon Dieu ! tu me fais peur ! Qu'est-ce que c'est ? parle ! mais parle donc !

PIERRE.

La chanoinesse vient d'apprendre que tu n'es pas marié à l'église.

JEAN.

Eh bien !

PIERRE.

Elle est profondément contrariée !

JEAN.

Bref ?

PIERRE.

Bref, il faut que tu te maries, ou bien...

JEAN.

Bref ?

PIERRE.

Bref, sinon, le mariage d'Alphonsine est rompu.

JEAN, *chancelant.*

Juste ciel ! tu m'as dit ça trop vite.

PIERRE.

Tu l'as voulu ; tu me dis bref, je ne peux pas faire long... Du reste, il ne tient qu'à toi de lever cet obstacle.

JEAN.

Oui, je comprends ; mais, à mon âge, me vois-tu avec ma femme ornée du bouquet de fleurs d'oranger !

PIERRE, *moqueur.*

Ah ! c'eût été plus gracieux il y a cinquante ans. Ta femme était jeune et jolie, et toi, tu ne portais pas perruque.

JEAN.

Quoi ? tu dirais à un vieux comme moi, devant tout le monde : Jean Durand, promettez-vous d'être fidèle à votre femme ?

PIERRE, *souriant.*

Oui.

JEAN.

Et tu pourras garder ton sérieux ?

PIERRE, *souriant un peu plus.*

Je tâcherai.

JEAN.*

Enfin, je vais réfléchir : je...

PIERRE.

C'est que ce n'est pas tout. Une chose importante, capitale, doit précéder la cérémonie publique.

* Pierre, Jean.

JEAN.

Comment? il y a encore autre chose?

PIERRE.

Tu sais bien : il faut que tu dises à quelqu'un, à un conseiller de ton choix, à un homme de confiance, tout ce que tu as fait, dans la vie, de... enfin, les fautes,

JEAN.

Ah! mon Dieu! je n'y pensais pas. Tu me donnes la chair de poule.

PIERRE.

Bah! tu ne me diras rien qui me surprenne.

JEAN.

Qui sait? J'ai l'air, comme ça, d'être, et, au fond, je suis...

PIERRE.

Tu es un homme, va; tranquillise-toi. J'en ai entendu de toutes les façons. Et puis, je n'ai qu'à descendre au fond de mon cœur pour y trouver le germe de toutes les faiblesses, et c'est ce qui me fait un devoir de l'indulgence.

JEAN.

C'est égal, je ne pourrai pas. Et tiens, en ce moment, notre conversation éveille en moi le souvenir d'un tas de choses auxquelles je ne pensais plus... (*Fermant les yeux.*) C'est atroce! c'est hideux à voir.

PIERRE.

Bah! je blanchirais tout ça.

JEAN.

Tu ne serais pas blanchisseur de fin.

PIERRE.

Je fais le gros aussi.

JEAN, *comme regardant avec effroi dans sa conscience.*

En voilà encore qui me reviennent! Y en a-t-il! y en a-t-il!
(*Il va s'asseoir à gauche.*)

PIERRE.

Laisse donc, tu vauds mieux que tu ne crois; et ta réputation d'honnête commerçant, tu ne l'as pas usurpée. (*Il prend une chaise à droite, et va s'asseoir près de lui à gauche.*)

JEAN.*

Je n'ai jamais vendu à faux poids, oh! ça!...

PIERRE, *avec un signe que Jean y vient.*

Tu vois bien.

JEAN.

Seulement, je n'étais pas très-véridique sur la qualité.

PIERRE.

Oui; quelquefois, quand on te demandait première, tu donnais seconde.

JEAN.

C'est cela.

PIERRE, *facile.*

Oh! il y en a qui donnent troisième!

* Jean, Pierre.

JEAN.

Je ne comprends pas ça, par exemple!

PIERRE.

Si encore ils faisaient le poids!

JEAN.

Comme mes deux voisins de la rue des Lombards.

PIERRE, à part.

Il va me déclarer les fautes des autres.

JEAN.

Tu te les rappelles?

PIERRE, l'engageant dans les aveux.

Oui, dans le commencement, tu leur portais envie.

JEAN.

Je l'avoue. Ils faisaient de meilleures affaires que moi; ça me vexait; j'en maigrissais.

PIERRE.

Tu es envieux de ta nature.

JEAN.

Oui; mais quand leur clientèle les a abandonnés pour venir chez moi...

PIERRE.

Alors tu étais fier, orgueilleux?

JEAN, enchanté, oubliant de quoi il s'agit, se lève et se promène fièrement.*

Je passais devant leur porte, la tête haute, surtout quand j'étais dans ma voiture; je les éclaboussais, ça me faisait plaisir. Oh! j'ai eu de bien grandes joies!

PIERRE, à part.

Il se déclare; mais il ne se repent pas!

JEAN.

Seulement, il y avait un homme, un homme de rien...

PIERRE.

Ah! oui, un marchand de marrons.

JEAN.

Qui empoisonnait mon bonheur.

PIERRE.

En t'appelant : Épiciers.

JEAN.

Oui.

PIERRE.

Ça te mettait en colère; car tu es très-colère.

JEAN, triomphant.

Oui, oh! oui... et, un jour, je lui ai donné un soufflet...

PIERRE.

Qui t'a coûté cent écus.

JEAN.

C'est égal, ça l'a fait partir, et alors, la paix m'est revenue; j'ai repris le sommeil, et je m'en suis donné!

* Pierre, Jean.

PIERRE.

Tu aimes le lit, gaillard !

JEAN.

Avec délices : et, quand j'ai eu fait ma fortune...

PIERRE.

Tu t'es dorloté ; tu t'es livré à la paresse.

JEAN, *s'asseyant à droite, et montrant le profil au public.*

C'est si bon, le matin, quand on ne dort pas, de rester couché ! On pense... c'est-à-dire, non, on ne pense pas du tout ; on rêve, on s'étire, on s'étend, on baille... ah ! c'est suave !

PIERRE, *à part, après avoir pris une chaise à gauche.*Tu n'auras pas l'absolotion, si tu n'es pas plus contrit que ça. *(Il s'assied en face de Jean, le profil tourné au public.)*JEAN, *montrant son embonpoint.*

Et puis, ça vous engraisse, regarde !

PIERRE.

Oh ! ce n'est pas cela seulement qui t'a procuré cette belle rotonde : la table y est bien pour sa part.

JEAN.

C'est vrai, j'adore la bonne chère !

PIERRE.

Oui, tu es sujet à la gourmandise.

JEAN, *riant, le corps en avant.*

Je l'avoue ; je m'en fais gloire ! Écoute donc : le bon vin et les bons morceaux, c'est très-agréable. Et puis, ça ne fait de tort à personne.

PIERRE, *le corps en avant, de sorte qu'ils se trouvent nez à nez.*

Aux pauvres à qui l'on doit son superflu.

JEAN.

Oh ! les pauvres, mon ami, je les aime.

PIERRE.

Oui, j'en conviens, on ne peut pas t'accuser d'avarice. Il y a même dans ta vie plusieurs nobles traits de générosité, entre autres l'adoption de la famille pauvre de ta femme.

JEAN

C'est que cette chère Rose, j'ai toujours tenu à lui faire plaisir, je l'ai toujours aimée tendrement.

PIERRE, *le sondant.*

Oui, mais l'as-tu aimée uniquement aussi ?

JEAN, *oubliant, riant et jouant.*

C'est mon secret.

PIERRE.

C'est qu'il faudrait me le confier.

JEAN, *de même.*

Tu es bien curieux !

PIERRE, *l'éveillant avec éclat.*

Ah ! ça tu oublies donc de quoi il s'agit ? La chanoinesse exige...

JEAN, *surpris, se levant.*

Tiens, c'est juste, je n'y pensais plus ; j'étais distrait par toutes ces idées riantes...

PIERRE.

Oui, d'envie, d'orgueil, de gourmandise, de colère et de paresse.

JEAN.

Oui, tout ça m'avait fait perdre de vue...

PIERRE.

Enfin, nous voici arrivés à un article...

JEAN, *s'asseyant à gauche.*

C'est cet article qui me coûterait le plus.

PIERRE, *le poussant.*

Allons, voyons! (*Il a pris une chaise à droite, et il s'est assis près de lui à gauche.*)

JEAN.

C'est drôle! on aime sa femme, on aime bien sa femme... et malgré ça...

PIERRE, *le caressant.*

Dis-moi : tu ne lui as pas toujours été fidèle!

JEAN.

Si... de cœur.

PIERRE.

C'est quelque chose; mais ce n'est pas tout, voyons, avance.

JEAN, *comiquement honteux.*

Non, je ne peux pas, tu me verrais rougir.

PIERRE, *lui tournant le dos.*

Je fermerai les yeux.

JEAN.

Oui, mais tu ouvriras les oreilles.

PIERRE.

Ah! dame, si je fermais tout, je ne recevrais rien.

JEAN.

Du reste, il y a longtemps qu'il ne m'est pas arrivé de conter fleurette...

PIERRE.

Ah!

JEAN.

Oui... deux ans.

PIERRE, *faisant le facile.*

C'est bien, c'est très-bien! (*A part.*) Vieux mauvais sujet, va!
(*Haut.*) Mais enfin, il y a deux ans, à ce qu'il paraît...

JEAN.

Oui... la femme de l'ancien maire d'ici.

PIERRE.

Je m'en doutais. (*Haut.*) Et tu passais avec complaisance devant sa porte?

JEAN, *comiquement honteux et lui tournant le dos.*

Je n'ose pas te dire...

PIERRE.

Du courage!

JEAN.

Ah! c'est que...

PIERRE.

Veux-tu que je t'aide ?

JEAN, très-embarrassé.

Eh bien... la femme de l'ancien maire. Je... j'ai... je...

PIERRE, brusquement.

Tu as fait l'adjoint, voilà ! (Ils sont côte à côte.)

JEAN.

Oui, voilà ; tu vois bien, mon ami, qu'il y en a trop, pour que j'aie le front de te dire...

PIERRE, se levant.

Tu m'en as dit déjà beaucoup et je te connais maintenant ; à part un vice, tu les a tous.

JEAN, joyeux, debout.

C'est donc fait ? Tu vas me donner quittance.

PIERRE.

Un instant ! comme tu y vas ! il faudra que tu me répètes ce que tu viens de me dire ; mais pas en plein vent, en plein soleil ; pas d'un air triomphant et en t'écriant, à propos de tes infamies. (Imitant Jean.) Ah ! c'est bien agréable ? Ah ! c'est suave ! Ça m'a fait éprouver de bien douces joies ! (Reprenant son ton.) Non ! il faudra prendre un autre ton, une autre allure, et de plus détailler.

JEAN.

Détailler ?

PIERRE.

Certainement !

JEAN.

Mais, mon ami, ça sera bien long !

PIERRE.

Je suis patient.

JEAN.

Il faudra plusieurs séances.

PIERRE.

Nous les prendrons.

JEAN.

Et puis, je ne t'ai dit que le fretin ; j'ai gardé les belles pièces.

PIERRE.

Il me les faut toutes, tes belles pièces.

JEAN.

Mais tu me chasseras à grands coups de pied...

PIERRE.

Non, je te tendrai les bras... pourvu que le repentir soit sincère !

JEAN, étonné.

Ah ! il faut du repentir !

PIERRE.

Sans doute ! Si tu crois qu'il suffit de vider le sac aujourd'hui, avec l'intention de le remplir des mêmes choses le len-

demain, tu te trompes. Il te faudra prendre l'engagement de ne plus retomber.

JEAN.

Comment ! tu ne me passerais pas la gourmandise et la paresse ?

PIERRE.

Non.

JEAN.

Rien que ces deux-là... avec un peu de colère.

PIERRE.

Du tout, je n'ai pas fait la loi, je l'applique. Décide-toi. Je te laisse et je reviens dans cinq minutes... (*Il fait un pas.*)

JEAN.

Mon cher ami !

PIERRE.

Eh !

JEAN.

Mon bon Pierre ?

PIERRE, *à part, souriant.*

Je le tiens.

JEAN.

Est-ce qu'il ne te suffirait pas d'un inventaire approximatif ?

PIERRE.

Non ; il faut que tout soit clair, exact et précis. Je ne passe rien par profits et pertes. (*Il sort par le fond à gauche.*)

SCÈNE VIII.

JEAN, *descendant sur le devant de la scène.*

C'est si difficile d'avouer à un autre ce qu'on voudrait se cacher à soi-même ! (*Il secoue les oreilles en frémissant.*) Prou !... Il y a surtout une histoire de cuisinière qui me gêne affreusement... Et puis...

AIR : *Mon père était était pot.*

Je crains l'appareil imposant,

Le public qui regarde,

Et le suisse vous précédant

Avec sa hallebarde ;

Enfin, les gamins,

Ces petits malins,

Fourrés dans toute fête,

Qui, vous désignant

A tous, vont criant :

Cette tête ! oh ! cette tête !

SCÈNE IX.

ANDRÉ, JEAN, ROSE.*

JEAN.

Ah ! c'est toi, André ?

ROSE.

Eh bien ! mon ami, tout le monde s'impatiente, les témoins ne sont pas encore arrivés ?

JEAN.

Il s'agit bien de témoins si, vous saviez ce qui se passe !

ROSE.

Quoi donc ?

JEAN.

La chanoinesse a découvert que nous n'étions pas mariés à l'église.

ANDRÉ.

Bah !...

ROSE.

Qu'est-ce que cela fait ?

JEAN.

Cela fait qu'il faut nous mettre en règle à cet égard, ou le mariage d'Alphonsine n'a pas lieu.

ROSE.

Eh bien ! il n'y a qu'à nous mettre en règle.

ANDRÉ, *riant*.

A votre âge, ah ! ah ! ah !...

JEAN.

Ça te fait rire !

ANDRÉ.

Mon ami, je demande à être un de tes témoins. Je veux voir ça ; ah ! ah ! ah !

JEAN.

André !

ANDRÉ.

Je paierais plutôt ! ah ! ah ! ah !

JEAN.

André, c'est indécent à la fin. Je sais bien que c'est humiliant pour nous, ridicule !...

ROSE.

Moi, je trouve que c'est raisonnable, et d'ailleurs si une affaire aussi avancée venait à se rompre, notre petite-fille, l'enfant de notre pauvre Alphonse, serait malheureuse pour toujours, et nous, mon ami, dans ce cas, pourrions-nous être heureux ?

JEAN.

Non, sans doute, mais...

* André, Jean, Rose.

ROSE.

Est-ce que de grands parents sont quelque chose par eux-mêmes ? Non. Notre cœur attiédi ne bat plus dans notre poitrine, mais dans celle de notre petite-fille.

JEAN.

Le fait est qu'elle est d'une grâce...

ROSE.

Près de mon Alphon sine, j'oublie la vieillesse et son triste cortège, car elle a de beaux yeux, ma petite-fille, elle a des cheveux noirs, la démarche légère, et c'est en elle que moi-même, la grand'maman, je suis encore jeune, alerte et jolie !

JEAN.

Il faut en convenir, André, c'est rajeunissant.

ANDRÉ, à part.

Il faiblit.

ROSE.

C'est elle qui est notre baromètre. Ta vue qui commence à se voiler ne peut plus regarder au ciel pour voir s'il est sombre ou limpide ; mais tu peux regarder au visage de ta petite-fille ; car c'est elle qui fait pour nous la pluie et le beau temps.

JEAN.

Oui, c'est vrai ; elle vous a une figure...

ROSE.

Et quand elle te parle avec sa voix si douce, dis-moi, Jean, ne te semble-t-il pas entendre quelque chose de divin qui chante, là, dans ton cœur ?

JEAN.

Oui, elle vous a un petit filet de...

ROSE.

Tu vois donc bien, mon ami, qu'il nous faut sacrifier une fausse honte au bonheur de ce petit ange.

JEAN.

Le diable, c'est que j'ai une histoire de cuisinière...

ROSE.

Quoi ?...

JEAN, se ravissant.

Non, rien, rien.

ROSE.

Moi d'abord, la rupture de ce mariage abrégérait mes jours. S'il se fait, au contraire, je vivrai ; oui, nous vivrons assez longtemps pour voir nos arrière-petits enfants, pour les élever, pour les marier, peut-être.

JEAN, touché.

Tu crois que nous pourrions vivre assez pour ça ?

ANDRÉ, passant entre Rose et Jean.

Malheureusement, mes chers amis, on vous séparera d'Alphon sine.

ROSE.

Comment ?

ANDRÉ.

Vous ne savez donc pas ? la famille du fiancé dit partout qu'une fois le mariage fait, si on garde près de soi la jeune fille qui est bien élevée, on entend se débarrasser des grands parents.

JEAN.

Qu'est-ce que tu me dis-là ?

ROSE.

C'est impossible.

ANDRÉ.

C'est entre nous ! Que voulez-vous ? ces anciens nobles sont toujours les mêmes : dédaigneux et arrogants. Ah ! cela ne ressemble pas aux nobles nouveaux, comme moi : simples et faciles, nous ne sommes pas fiers de nos aïeux.

ROSE.

Pardi ! vous n'en avez pas.

JEAN.

C'est vrai, vous êtes des champignons ! Mais je ne vois pas pourquoi ces nobles rougiraient de nous.

ROSE, qui a observé André.

Ils n'en rougissent pas.

ANDRÉ, très-hypocrite.

Ecoutez, ce que j'en dis, moi, c'est dans l'intérêt de votre considération, de votre honneur à tous deux.

ROSE, vigoureusement pendant toute la scène.

Notre honneur vous touche ? Comment se fait-il qu'il y a cinquante ans, vous ayez si peu tenu compte du mien, que vous m'ayez jetée dans les bras de Jean !

ANDRÉ.

Moi, je...

ROSE.

Et, plus tard, avez-vous pris en main l'honneur de votre ami, quand vous faisiez la cour à la mère de son fils ?

ANDRÉ.

C'est une calomnie.

ROSE.

Une calomnie !

JEAN.

D'ailleurs j'ai pardonné : Pierre l'a voulu, et il ne s'agit pas de ça ; il s'agit qu'on veut nous humilier, qu'on nous méprise.

ROSE.

Non. Il s'agit que cet homme nous jalouse et veut faire la solitude autour de nous, comme son égoïsme l'a faite autour de lui. Quel est son entourage ? des terres, de l'argent, des meubles, des choses mornes et muettes, sans cœur et sans entrailles, comme lui.

ANDRÉ.

Madame Durand !

ROSE.

Air nouveau de M. Montaubry.

Pas un regard ami dont la douce habitude
 Lui vienne réjouir et réchauffer le cœur.
 Il n'a pas honoré sa morne solitude
 D'une femme montrée à tous avec bonheur.
 Il n'a pas même su garder une tendresse,
 Compagne clandestine, aux heures de l'ennui,
 Pour entendre marcher, dans sa triste vieillesse,
 Et voir, dans son désert, une autre ombre que lui.

ANDRÉ, *se dressant.*

J'ai su au moins garder mon indépendance, Madame, et je vois, par de certains maris, que j'ai mieux fait de rester seul et libre que de sentir un maître, un despote à côté de moi !

JEAN.

Un despote !... Je suis indépendant, et personne n'attentera à ma liberté.

ROSE.

Et voilà l'homme qui est le directeur de ta vie ! un usurier contre lequel s'élève la malédiction publique.

ANDRÉ.

Jean, dis à ta femme...

JEAN.

Rose !...

ROSE.

Voilà l'oracle que tu écoutes, quand tu as près de toi le plus noble, le plus distingué des hommes, que j'ai su comprendre, moi, qui a élevé mes sentiments, agrandi mes idées.

ANDRÉ.

Mais, Madame, après tout, je suis autant que Pierre Desbuissons.

ROSE.

Vous !

ANDRÉ.

Je suis marguillier, je suis éligible, je suis... juré !

JEAN.

Et moi aussi je suis tout ça, et on ne me fera pas la loi.

ROSE, *à André.*

Vous êtes marguillier, oui ; vous chantez à votre banc les louanges de Dieu, et vous le blasphémez dans votre cœur et dans votre conduite. Vous êtes éligible ; mais, grâce au ciel, vous n'êtes jamais élu ; car, que représenteriez-vous à la Chambre ? les grossiers instincts, les jouissances matérielles, la négation de toute grandeur.

ANDRÉ.

Madame !...

ROSE.

Vous êtes juré, oui, c'est vrai, et vous avez l'impudence de

condamner à la prison de pauvres affamés, pour avoir volé un pain que leur avait d'abord volé votre usure !

ANDRÉ.

C'en est assez, Madame. Quant à toi, vas à confesse ; sois l'esclave d'un prêtre, sois l'esclave d'une femme et le très-humble serviteur d'une insolente famille, qui vous traite de bourgeois, de droguistes et de Lombards !

JEAN, *furieux*.

Ah ! ils nous traitent de... Eh bien ! je leur prouverai, moi, ce que sont les bourgeois, les droguistes, les Lombards ! Ils sont nobles, eux ! ils ont des aïeux illustres qui ont honoré et défendu le pays ; mais nous autres, nous sommes habiles, industriels, persévérants ; nous avons des caisses pleines d'écus, des liasses de billets de banque ; nous sommes ministres, députés, membres des conseils municipaux ; nous avons le pied partout : à la Bourse, à la Banque, dans le commerce, dans les mines, dans les chemins de fer, sur la terre, sur les fleuves, sur l'Océan, et si, un de ces jours, on trouve la navigation aérienne, nous mettrons le grappin sur les ballons.

ANDRÉ.

Nous sommes les rois de l'époque !

JEAN.

Et on fait fi de nous ! et on nous appelle droguistes et Lombards ! Tout est rompu !

SCÈNE X.

LES MÊMES, ALPHONSINE.

ALPHONSINE, *accourant*.*

Ah ! mon Dieu ! grand'maman, qu'y a-t-il ?

ROSE, *désolée*.

Il y a, mon enfant, que ton mariage n'aura pas lieu.

ALPHONSINE, *défaillante*.

Ciel ! (*Elle tombe dans les bras de Rose.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Fille terrible*.

JEAN, ANDRÉ.

Oui, c'est vraiment affreux !

C'est odieux.

Ces nobles orgueilleux

Croyaient ^{le} nous faire honneur ;

Mais j'ai du cœur,

Il a

* André, Jean, Rose, Alphonsine.

Et d'eux je n'ai
il n'a pas peur.

ROSE, ALPHONSINE.

Ah ! c'est vraiment affreux !

C'est odieux !

Cet homme dangereux

Renverse mon bonheur,

Et, dans mon cœur,

Je frémis de douleur.

(André entraîne Jean vers le fond, à gauche, et ils y rencontrent Pierre qui les ramène en les prenant vivement par la main. — Rose, qui était désolée en les voyant s'éloigner, reprend courage à l'apparition de Pierre qui les ramène.)

SCÈNE XI.

ANDRÉ, JEAN, PIERRE, ROSE, ALPHONSINE.*

PIERRE, à Jean et à André, qu'il ramène.

Où allez-vous donc comme ça ? les deux témoins viennent d'arriver. Ils nous attendent à la mairie.

ROSE.

Ah ! monsieur le curé, vous ne savez pas que tout est rompu ? Vous ne remarquez pas ma désolation et celle d'Alphonsine ?

PIERRE, à part.

Renard est encore là-dessous. (Bas à Rose.) Rassurez-vous ! dans cinq minutes nous sommes à la mairie, dans une demi-heure à l'église, et dans une heure à table. (Rose parle bas à Alphonsine et toutes deux s'épanouissent.)

PIERRE, haut à Jean.

Que me dit donc là ta femme ?

JEAN, faisant bonne contenance, mais un peu tendu.

La vérité.

PIERRE.

Mais...

JEAN:

Oh ! dispense-toi de toute réflexion, de tout conseil, de tout reproche.

PIERRE.

Ainsi tu renonces à cette alliance ?

ANDRÉ, bas à Jean, syllabant.

Irrevocablement !

JEAN, syllabant l'adverbe.

Irrevocablement !

ROSE, bas à Pierre,

C'est un adverbe de Renard, ça !

* André, Jean, Pierre, Rose, Alphonsine.

PIERRE, *bas.*

Je m'en doute bien. (*Haut.*) Je puis donc annoncer à la famille ta détermination (*Syllabant.*) irrévocable ?

JEAN.

Oui, je suis bien aise de leur faire savoir qu'on n'est pas leur dupe.

PIERRE, *un peu moqueur.*

Ah! ils ont voulu te duper, à ce qu'il paraît.

JEAN.

Tu diras à ces... à ces... (*Trouvant.*) boyards, que les Lombards s'estiment autant qu'eux.

PIERRE *étonné, et un peu moqueur.*

Des boyards?... c'est en Russie... des Lombards... c'est en Lombardie; mais je ne vois pas trop ce que la Russie et la Lombardie ont à faire dans la question.

JEAN.

Tu leur diras qu'à mes yeux des nobles ne sont pas plus que des épiciers... en gros! (*Il souligne gros.*)

PIERRE.

Et même en détail, c'est mon avis; mais...

JEAN.

Voilà tout, pas de discussion.

ANDRÉ, *bas à Jean.*

Bien! très-bien!

PIERRE, *moqueur et se désignant.*

Ainsi, l'ambassadeur de Lombardie peut partir pour la Russie ? (*Il désigne le presbytère où est la chanoinesse.*)

JEAN.

Il le peut.

ANDRÉ, *à part.*

Bravo!

ROSE, *alarmée.*

Ah! mon Dieu!

PIERRE, *bas à Rose troublée ainsi qu'Alphonsine.*

Ne pleurez pas, vous allez rire. (*Rose et Alphonsine se rassurent. Haut.*) Du moment que le roi des Lombards refuse pour sa petite-fille le jeune boyard de Beaupré, je parlerai pour un autre prince. (*Il va près d'André.* *) Un prince d'Arabie qui a une nièce et qui serait heureux et fier qu'elle épousât le jeune boyard.

JEAN *étonné, à Pierre.*

Comment, le prince... d'Arabie... Est-ce qu'André serait...

PIERRE, *à Jean.*

Oui, mon ami, si Alphonsine ne devient pas madame la vicomtesse de Beaupré, ce sera la nièce du prince arabe.

JEAN, *colère.*

Je comprends; mais alors, c'est une indignité!

PIERRE, *à Jean.*

Que t'importe! Puisque la Lombardie ne veut plus de la Russie, il est permis à l'Arabie... et je cours...

JEAN, l'arrêtant.

Arrête! c'est une abomination! (A André.) Ah! brigand, il faut que je t'assomme!

PIERRE, retenant Jean.

Mon ami!

JEAN.

C'est un cas de duel! (A André.) Je te demande raison. (A Pierre.) Tu seras mon témoin.

ROSE, bas à Alphonsine.

Ça va bien! ça va bien!

JEAN, à Pierre, à demi-voix.

Mais, avant, je souscris à tout! Je te dirai en détail l'histoire de ma vie, à l'instant! sur-le-champ! Je ne t'avais parlé que de la femme du maire, n'est-ce pas?

PIERRE, bas, voulant l'arrêter.

C'est bon, c'est bon!

JEAN, à demi-voix.

Eh bien, mon ami, toutes les bonnes de Rose, les jolies, vlan!

PIERRE, bas.

Tais-toi donc!

JEAN, à demi-voix.

Et la dernière cuisinière de ce scélérat (Designant André.), une Alsacienne, vlan!

PIERRE, lui mettant la main sur la bouche, bas.

Devant ta femme et ta petite-fille!

JEAN, à André, le menaçant.

Ah! coquin! ah! Turc! ah! Arabe!

PIERRE, très-fort.

Voyons, voyons, tu vas trop loin, roi des Lombards!

JEAN, à Rose avec exaltation, prenant le bouquet de roses blanches que tient Alphonsine.

Ma femme, tiens, partageons ce bouquet blanc, symbole d'innocence; et aujourd'hui même, en plein jour, en pleine église, au son des cloches!...

ROSE.

Oui, le grand carillon! (Jean s'avance sur André, et le menace.)

PIERRE.

A la bonne heure; mais avant cela il faut, je l'exige, renoncer à toute vengeance; car, ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour mettre la haine entre vous deux, mais pour accomplir la justice.

JEAN, à Pierre.

Quelques coups de poing seulement. Qu'est-ce que ça te fait? je te le dirai ensuite; je l'ajouterai au reste, je m'en repentirai...

PIERRE.

Du tout! pour témoigner que tu ne lui gardes pas rancune, va lui serrer la main.

JEAN.

Oh! par exemple!

ROSE.

Oni, va, mon ami.

ALPHONSINE.

Allez, grand-père, je vous en prie.

JEAN.

Mais...

PIERRE, *très-fort.*

Je te l'ordonne !

JEAN, *s'avancant avec effort le poing fermé à Pierre.*
Tu me fais commencer la pénitence, avant...

PIERRE.

Marche et desserre ton poing ! ce n'est pas ainsi qu'on donne la main. (*Jean s'avance de mauvaise grâce. André a peur. Jean regarde Rose et Alphonsine qui lui font signe de pardonner; Jean hésite, puis lui tend les bras et l'embrasse.*)

ENSEMBLE. — CHOEUR DE TOUS.

AIR : *Pension alimentaire*, p. 36.

Heureuse circonstance !

Je pense (*Bis.*)

Que le jour qui commence

Va par un doux plaisir

Finir.

REPRISE.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TOUT LE MONDE, BIDOIS, *paraît avec les enfants de chœur.*PIERRE, *à tous.*

Les deux témoins sont arrivés, partons.

JEAN, *bas à la chanoinesse.*

Madame la chanoinesse, tout ce que vous voudrez et le plus tôt possible, à l'instant.

LA CHANOINESSE, *bas.*

Bien ! très-bien !

JEAN, *bas à Pierre..*

C'est arrangé. *

PIERRE, *bas à Rose et à Jean qu'il amène sur l'avant-scène.*

Enfin, nous allons fermer le cercle de vos évolutions matrimoniales.

ROSE, *bas, souriant.*

Notre mariage n'aura pas été fait avec précipitation, par exemple.

JEAN, *de même.*

Nous y aurons mis cinquante ans.

* Rose, Pierre, Jean.

PIERRE, *bas.*

C'est que vous aviez interverti l'ordre : vous avez commencé par la *cérémonie* du diable, continué par la *cérémonie* des hommes et vous allez finir par la *cérémonie* de Dieu.

ENSEMBLE. — REPRISE DU CHOEUR.

PIERRE, *au public.*

AIR d'*Aristippe*

Je suis curé tolérant, j'aime à rire ;

Mais, si j'entends de l'opposition,

Je n'ai pas besoin de vous dire

Qu'on n'aura pas ma bénédiction ;

Ne comptez pas sur l'absolution.

Je fus maire, et si l'on complete,

Je refuserai mon permis.

Je fus sergent, et j'ai gardé *Cocotte*,

Ainsi, Messieurs, soyez de nos amis.

(*Indiquant le presbytère.*)

Cocotte est là,

(*Souriant.*)

Soyez de nos amis.

(*On entend la cloche de l'église.*)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Le cortège s'achemine vers l'église. Jean et Rose, avec leur bouquet blanc, précèdent Alphonsine et le garçon d'honneur.*)

FIN.